

# Lectures numériques

Une enquête sur les grands lecteurs

A la mémoire de Monique Bidault

et Florent Juraschek

## Table des matières

<b>Introduction</b> .....	Erreur ! Signet non défini.
Une nouvelle technologie .....	<b>Erreur ! Signet non défini.</b>
« Misères et grandeurs » de la lecture numérique.....	<b>Erreur ! Signet non défini.</b>
Une « révolution » toute en continuités.....	<b>Erreur ! Signet non défini.</b>
Révolution technologique / révolution sociale .....	<b>Erreur ! Signet non défini.</b>
L'enquête : terrain et démarche .....	<b>Erreur ! Signet non défini.</b>
<b>Chapitre 1 : L'apparition de la lecture sur écran : usages de l'informatique et des technologies numériques</b> .....	Erreur ! Signet non défini.
Aux origines de la lecture numérique .....	<b>Erreur ! Signet non défini.</b>
La diffusion de l'informatique à l'ensemble de la population au tournant du XXI <sup>ème</sup> siècle.....	<b>Erreur ! Signet non défini.</b>
<b>Signet non défini.</b>	
Extension de l'Internet mobile et diversification de ses usages .....	<b>Erreur ! Signet non défini.</b>
Distribution sociale des usages du numérique : persistance et réduction des écarts	<b>Erreur ! Signet non défini.</b>
<b>Signet non défini.</b>	
Usages d'Internet .....	<b>Erreur ! Signet non défini.</b>
<b>Chapitre 2 : La presse à l'heure du numérique</b> .....	Erreur ! Signet non défini.
La conversion de la presse au numérique.....	<b>Erreur ! Signet non défini.</b>
Le déclin de la presse papier payante .....	<b>Erreur ! Signet non défini.</b>
L'impact du Web sur l'économie de la presse imprimée payante .....	<b>Erreur ! Signet non défini.</b>
Des <i>outsiders</i> dans le champ de l'information écrite.....	<b>Erreur ! Signet non défini.</b>
L'émergence d'un « journalisme amateur » .....	<b>Erreur ! Signet non défini.</b>
Le bouleversement du modèle économique de la presse .....	<b>Erreur ! Signet non défini.</b>
La conversion partielle de la presse papier au numérique .....	<b>Erreur ! Signet non défini.</b>
Une restructuration des manières de lire et des supports de lecture ....	<b>Erreur ! Signet non défini.</b>
Les conséquences de la numérisation sur les pratiques de lecture.....	<b>Erreur ! Signet non défini.</b>
Vers une convergence des médias ? .....	<b>Erreur ! Signet non défini.</b>
Profusion et fragmentation dans la production de l'information écrite .	<b>Erreur ! Signet non défini.</b>

Nouvelle règles et nouveaux statuts pour la prescription dans la transmission de l'information  
..... **Erreur ! Signet non défini.**

**Chapitre 3 : Lectures et lecteurs de la presse numérique** ..... **Erreur ! Signet non défini.**

Du « rendez-vous quotidien avec son journal » à la lecture discontinuée d'un flux permanent d'informations..... **Erreur ! Signet non défini.**

De la fidélité à un titre au balayage quotidien de la presse numérique . **Erreur ! Signet non défini.**

Lire la presse, en tout lieu, en tout temps ..... **Erreur ! Signet non défini.**

Une nouvelle manière de naviguer dans la page d'un journal..... **Erreur ! Signet non défini.**

L'ouverture du traitement écrit de l'information à la concurrence des amateurs **Erreur ! Signet non défini.**

Les réseaux sociaux et la diffusion de l'information ..... **Erreur ! Signet non défini.**

Les blogs plébiscités ..... **Erreur ! Signet non défini.**

Les critiques de la transformation des normes de lecture..... **Erreur ! Signet non défini.**

La « dépendance » et « l'addiction » des lecteurs : les difficultés de la maîtrise des nouvelles règles de lecture de l'actualité ..... **Erreur ! Signet non défini.**

Une critique de la « standardisation » de l'information ..... **Erreur ! Signet non défini.**

**Chapitre 4 : Portraits croisés d'usagers intensifs des médias numériques : métiers politiques / technophiles** ..... **Erreur ! Signet non défini.**

Les professionnels de la politique : une lecture focalisée sur le champ politico-journalistique  
..... **Erreur ! Signet non défini.**

Des socialisations précoces à la politique, aux médias et au numérique **Erreur ! Signet non défini.**

Une expertise de la presse numérique pour un usage professionnel de l'information..... **Erreur ! Signet non défini.**

Le « classicisme » des pratiques de lecture des précurseurs ..... **Erreur ! Signet non défini.**

Les experts en informatique : l'information avec les outils et les logiques du Web **Erreur ! Signet non défini.**

Les figures du « hacker », du « nerd » et du « geek » ..... **Erreur ! Signet non défini.**

Pratiques de consultation de l'information..... **Erreur ! Signet non défini.**

Une approche spécifique de l'information ? ..... **Erreur ! Signet non défini.**

**Chapitre 5 : le champ de l'édition face au numérique** ..... **Erreur ! Signet non défini.**

Grandes entreprises du Web et industrie du livre numérique ..... **Erreur ! Signet non défini.**

Une numérisation différenciée selon les secteurs éditoriaux..... **Erreur ! Signet non défini.**

La rupture de la chaîne traditionnelle de production du livre .....	<b>Erreur ! Signet non défini.</b>
Le fonctionnement du champ de la production livresque, avant le numérique	<b>Erreur ! Signet non défini.</b>
Numérique et risque de désintermédiation.....	<b>Erreur ! Signet non défini.</b>
L'introuvable définition du livre numérique .....	<b>Erreur ! Signet non défini.</b>
<b>Chapitre 6 : Littérature et lecture numérique .....</b>	<b>6</b>
Une distribution sociale des pratiques inchangée .....	6
Univers numérique et lecture intensive.....	6
L'attrait des liseuses .....	7
La faible valeur symbolique du livre numérique .....	9
Prescription et lecture numérique .....	11
L'importance persistante des réseaux de sociabilité .....	11
L'influence croissante de nouveaux prescripteurs.....	12
La prescription par les entreprises commerciales.....	12
La prescription par le Web social (forums, réseaux sociaux, blogs, etc.).....	13
Passage à la liseuse numérique et changement des pratiques de lecture .....	17
<b>Chapitre 7 : littérature illégitime et numérique : deux exemples.....</b>	<b>Erreur ! Signet non défini.</b>
La reconnaissance de la science fiction et la montée en puissance des technophiles	<b>Erreur ! Signet non défini.</b>
Informatique et science-fiction : un environnement culturel cohérent .	<b>Erreur ! Signet non défini.</b>
Une légitimité culturelle accrue pour la littérature de science fiction ...	<b>Erreur ! Signet non défini.</b>
« <i>Fanfictions</i> » et pratiques amateurs.....	<b>Erreur ! Signet non défini.</b>
L'autonomisation des « <i>fans</i> » à l'égard de l'industrie du divertissement	<b>Erreur ! Signet non défini.</b>
La « <i>fanfiction</i> » : un exemple de « braconnage textuel » .....	<b>Erreur ! Signet non défini.</b>
L'érosion du champ littéraire .....	<b>Erreur ! Signet non défini.</b>
<b>Conclusion .....</b>	<b>20</b>
<b>Annexes .....</b>	<b>38</b>
Caractéristiques des personnes interviewées.....	38

## Chapitre 6 : Littérature et lecture numérique

Pour les exégètes les plus enthousiastes, les technologies numériques seraient génératrices d'une révolution des goûts littéraires, des manières de lire et des usages des textes. En d'autres termes, la nouveauté de l'outillage ouvrirait un champ d'expériences culturelles irréductibles aux pratiques antérieures. L'enquête menée auprès de grands lecteurs de romans montre au contraire la permanence des pratiques de lecture : si transformation il y a, elle se cantonne aux potentialités techniques et pratiques offertes par les nouvelles technologies.

### Une distribution sociale des pratiques inchangée

Que la lecture se fasse sur papier ou sur support numérique, la distribution sociale des pratiques de lecture reste la même. Chez les lecteurs numériques interrogés dans le cadre de notre enquête, on relève, en effet, que les femmes lisent plus fréquemment que les hommes et qu'elles lisent surtout plus de romans, que la lecture intensive est plus fréquente chez les jeunes lecteurs (étudiants) et chez les lecteurs âgés (retraités), qu'elle est moins fréquente dans la tranche d'âge 30-50 ans (celle de la vie active et familiale), que la lecture « lettrée » légitime est plus souvent mise en avant par les enquêtés des milieux sociaux aisés et fortement dotés en capital culturel que chez les lecteurs issus des milieux populaires, plus enclins à définir leurs lectures par des genres littéraires (polar, science fiction, biographies, etc.).

De même, le support papier ou numérique de la lecture ne semble pas avoir d'effet sur les « raisons de lire » et, vraisemblablement, sur la distribution sociale de ces « raisons ». Interrogés à ce propos, les lecteurs numériques, les classent selon les catégories identifiées à l'occasion d'autres travaux<sup>1</sup> : le désir d'« évasion » (la lecture de divertissement), l'envie d'apprendre (la lecture didactique), la quête de réponses à des problèmes « existentiels » (la lecture de salut) et dans une moindre mesure, l'intérêt pour le « style » (la lecture esthétique).

### Univers numérique et lecture intensive

Dans les textes littéraires, les lecteurs recherchent le plus souvent « divertissement » et « évasion » : telles sont, du moins, les raisons qu'ils mettent en avant pour expliquer leurs pratiques de lecture. Les dimensions récréative et émancipatrice de la lecture apparaissent centrales : elles définissent la lecture d'évasion, c'est-à-dire une lecture qui offre l'occasion de s'extraire des contraintes de la vie quotidienne et du prosaïsme des tâches ordinaires qui rythment la vie sociale. Cette lecture de divertissement est une lecture intensive, « solitaire et silencieuse », qui implique le retrait de la

---

<sup>1</sup> Gérard Mauger, Claude Poliak, « Les usages sociaux de la lecture », *art.cit.*

sociabilité ordinaire, déliaison nécessaire à la déconnexion mentale du « monde du lecteur » et à l'immersion dans le « monde du texte »<sup>2</sup>. Être au calme, avoir du temps, ne pas être perturbé par des sollicitations extérieures, etc., sont des conditions nécessaires à ce type de lecture. La lecture d'évasion varie donc en fréquence et en intensité selon les moments plus ou moins favorables (déplacement en transport en commun, vacances) et selon les étapes des trajectoires biographiques (départ des enfants du foyer, retraite).

Or l'univers numérique remet tendanciellement en cause la concentration favorable à la lecture intensive : l'utilisateur est, en effet, fréquemment sollicité et interrompu par les différents médias de son terminal numérique (courriel, alertes des médias et réseaux sociaux, Web, etc.). Dans le mouvement actuel de concentration des médias et des fonctions au sein des mêmes outils numériques (*Smartphone*, tablette, etc.), les liseuses numériques font figure d'exception : elles sont dédiées à la lecture de textes longs. Leurs autres fonctions éventuelles (navigateur Internet, par exemple) restent secondaires et sont d'ailleurs rarement mentionnées par les enquêtés. Par son caractère mono-tâche, la liseuse se substitue non seulement au livre mais aussi aux autres appareils numériques : ses fonctionnalités limitées favorisent cette coupure nécessaire à la lecture intensive. C'est ce qu'explique par exemple Alban W., jeune étudiant américain :

« Moi, j'aime bien la liseuse parce que j'aime bien déconnecter d'Internet et de tout ça. C'est pour ça que mes romans, je les lis principalement sur liseuse. Après, si je veux sortir de ma lecture, je sais que je ne serai pas tenté par Internet. » (Alban W., 22 ans, étudiant)

### L'attrait des liseuses

Ce sont les qualités pratiques des liseuses numériques qui sont vantées par les grands lecteurs quand ils les comparent aux livres « format papier ». Les liseuses s'inscrivent d'abord dans une logique de satisfaction immédiate qui donne à ces lecteurs une impression de pouvoir assouvir leur passion de la lecture : l'acquisition de livres, *via* les sites d'e-commerce, est, en effet, quasi instantanée, sans déplacement et sans attente.

« C'est pratique parce qu'on peut acheter le livre dans la minute qui suit l'idée de l'acheter et on l'a chez soi » (Jacqueline O., 65 ans, médecin retraitée)

« Je me suis rendue compte que c'était génial : on fait l'achat à 00h00 et on a le livre à 00h01 ! Ca c'est quand même génial ! » (Mélissa A., 40 ans, informaticienne)

« C'est hyper important, c'est immédiat c'est-à-dire que je veux un livre, je le télécharge, il est sur ma liseuse, je ne me pose même pas la question de savoir dans combien de jours il va arriver. » (Gabrielle M., 28 ans, consultante)

« Quand vous achetez un livre, il faut y aller, vous êtes parfois déçu parce qu'il n'est pas là, il faut le commander, etc. Alors que là, à moins que le livre n'existe pas, on a tout de suite, en quelques clics. L'autre jour j'ai téléchargé un truc énorme, je pense 900 pages et ce n'était pas plus long qu'un livre de 30 pages. » (Annette M., 65 ans, institutrice retraitée)

À l'immédiateté de l'accès aux biens culturels livresques s'ajoute une forme de fascination pour leur

---

<sup>2</sup> *Ibid.*

accumulation potentiellement illimitée. Les liseuses offrent des capacités de stockage qui permettent de concentrer dans un seul objet une multitude d'ouvrages proposés par les catalogues officiels ou officieux (piratage). De fait, des millions de titres sont aujourd'hui accessibles.

Des raisons plus prosaïques guident aussi l'adoption des liseuses comme support de lecture. Elles résolvent des problèmes pratiques. Le premier concerne l'encombrement par les livres papier qu'accumulent au fil des années les grands lecteurs. Très concrètement, la dématérialisation du livre permet une économie d'espace.

« Maintenant, je vis dans un appartement qui est relativement petit, donc... je ne peux pas entasser à l'infini. Donc ça, c'est une aubaine, j'en achète encore un peu des livres. Mais bon, c'est vrai que je ne peux pas. Quand j'ai déménagé, j'en ai jeté une tonne. Mais, quand même, les livres s'accumulent, donc il faut avoir la place de les ranger... » (Jacqueline O., 65 ans, médecin retraitée)

Cette économie d'espace a des effets sur les stratégies de gestion des ouvrages et, de ce fait, sur l'économie symbolique du livre. Du point de vue de leur propriétaire, tous les ouvrages de leur bibliothèque ne se valent pas et ne se montrent pas : l'aura des auteurs et de certaines œuvres, la qualité de l'édition et les genres (littéraire, pratique, professionnel, etc.) définissent la place des livres dans la bibliothèque. La liseuse offre ainsi la possibilité d'une gestion sans encombrement matériel de sa bibliothèque, où les livres de moindre valeur sont relégués dans l'univers virtuel. C'est ce qu'explique par exemple Pierre W., trentenaire, professeur de français, dont les lectures romanesques répondent à la fois à un intérêt personnel et professionnel.

« Cela m'intéresse parce qu'au niveau matériel, ça m'évite de continuer à agrandir cette bibliothèque qui est beaucoup trop grosse. Et puis après il y a un truc vraiment de boulot qui est que j'ai besoin de lire plein de classiques très régulièrement parce que faut renouveler un peu son stock d'ouvrages. Et je me suis rendu compte qu'en fait j'en avais des piles et des piles que j'avais lus, qui m'avaient pas forcément servi, qui n'étaient pas toujours des trucs sur lesquels j'avais accroché. Donc je me suis dit : "C'est en libre accès, c'est gratuit, autant ne pas payer". » (Pierre W., 32 ans, professeur)

Un autre argument pratique est avancé par les grands lecteurs pour expliquer leur utilisation des liseuses numériques : le faible poids de l'appareil facilite leur pratique fréquente de la lecture dans les transports. C'est ce qu'explique Gabrielle M., 28 ans, consultante en *marketing* numérique et Pierre W., professeur de français :

« Un jour, je lisais un roman de Murakami et parce que je voulais faire trois centimes d'économie, j'ai acheté les deux livres ensemble en version papier. Et j'en ai eu marre de me péter le dos et je me suis dit que c'était l'occasion de m'acheter un *Kindle*. A l'époque, j'avais deux heures et demie de transport par jour et du coup j'avais le temps de lire » (Gabrielle M., 28 ans, consultante)

« C'est très léger, ça prend pas beaucoup de place. Et comme j'ai tendance à pas mal bouger, surtout pas mal bouger dans Paris pour le boulot... On glisse ça, on a un énorme choix... » (Pierre W., 32 ans, professeur)

La même logique vaut pour les départs en vacances, période propice à la lecture. La liseuse apparaît alors comme un matériel utile dans la mesure où ses capacités de stockage permettent de partir en

conçus avec une grande variété d'ouvrages.

« J'ai découvert la liseuse l'année dernière, ça m'a permis de partir en vacances avec à peu près 150 bouquins choisis et non choisis parce que c'était en fait par l'intermédiaire de ma médiathèque. (...) Il y a un côté très pratique pour la lecture, même en plein soleil et le fait d'avoir 150 livres sur soi. » (Vanessa H., 40 ans, graphiste)

« C'est aussi le fait que dans un truc très petit vous avez plusieurs centaines de bouquins donc bon... Du point de vue du transport, c'est imbattable ! Et potentiellement vous avez plus parce que les œuvres sont dématérialisées, elles sont même pas sur la machine, vous pouvez les avoir sur Internet. » (Claude D., 65 ans, ingénieur d'études retraité)

Par ailleurs, aux yeux des grands lecteurs, outre leur imitation réussie du papier, les liseuses offrent la possibilité de modifier la taille des caractères pour l'ajuster aux besoins du lecteur.

« Le *Kindle*, ça m'a plu à cause d'*epaper*. C'est la lumière de l'extérieur qui va éclairer, ce qui permet de ne pas avoir de lumière dans les yeux ce qui est fort agréable. » (Anna L., 28 ans, consultante)

« L'autre chose que j'ai appréciée, c'est que nos yeux se fatiguent quand on vieillit et le simple fait de pouvoir ajuster la taille des caractères au niveau convenable pour pas se fatiguer en lisant, pour moi, c'est un vrai plus. Finalement, s'il fallait dire pourquoi parfois je préfère un livre numérique à un livre papier, c'est ça, c'est pouvoir agrandir la taille des caractères. Je pense qu'à la fin de ma vie, je finirai en ne lisant que des livres numériques. » (Claude D., 65 ans, ingénieur d'études retraité)

### La faible valeur symbolique du livre numérique

Si la liseuse présente des avantages pratiques pour les grands lecteurs rencontrés dans le cadre de l'enquête, elle occupe un rang inférieur à celui du livre dans la hiérarchie de la légitimité des biens culturels. Pour Nicole N., 62 ans, secrétaire médicale retraitée, grande lectrice (au moins un livre par jour), et adepte de la lecture sur tablette numérique depuis quelques années, le livre numérique n'est pas un équivalent du livre papier.

« Quand j'en parle autour de moi [de sa liseuse], ils me disent : "Ah non, le livre, c'est le papier". Et je leur dis : "Oui, mais c'était aussi le parchemin". » (Nicole N., 62 ans, secrétaire médicale retraitée)

La valeur symbolique accordée au livre et la relation affective avec l'objet font obstacle au recours à la littérature numérisée :

« Ah oui, c'est précieux un livre, les quelques livres que j'ai envie de lire et de relire, je les donnerai jamais, ils sont chez moi. C'est des livres qu'on m'aura offerts. Ma fille m'a offert plusieurs fois des livres pour mon anniversaire en me disant : "Tu vas aimer !", des trucs que je ne connaissais pas du tout et que j'ai beaucoup aimé, alors c'est bien, ceux-là, je les garde, c'est un cadeau, je les garde. » (Arlette H., 70 ans, cadre administrative retraitée)

Les grands lecteurs restent inscrits dans une culture littéraire classique où les livres (au moins certains d'entre eux) ont une valeur symbolique indissociable de la mise en scène du capital culturel accumulé dans une bibliothèque.

« Potentiellement, vous en avez plus parce que les œuvres sont dématérialisées, elles ne sont même pas sur la machine, vous pouvez les avoir sur Internet. En revanche, ça n'a pas le côté décoratif d'une étagère remplie de livre triée par auteurs, voilà... » (Claude D., 65 ans, ingénieur d'études retraité)

Il n'est donc pas rare que les lecteurs numériques maintiennent une double pratique : lecture sur support numérique pour le « tout venant » et achat en version papier des livres auxquels ils accordent une véritable valeur :

« J'ai une petite bibliothèque. De toute façon, j'ai toujours gardé ce que je préférais, il y a déjà eu une sélection qui a été faite. Il y a une identification, des schémas, où j'ai eu le bouquin en papier et j'ai acheté la version numérique pour ne pas avoir à me trimballer mon bouquin. Je dis ça parce qu'il est mis en scène chez moi, avec la couverture devant. Il y a d'autres choses qui sont mises en scène, comme mes guides de voyage, tous de la même collection. Il y a des villes dans lesquelles je suis allée, des collections de DVD qu'il faudrait que je vende ou donne. Mais j'ai du mal à m'en séparer. » (Anna L., 28 ans, consultante)

« On avait des habitudes de livres : on pouvait tourner la page, le papier avait une odeur, etc. Des choses que n'a pas un livre numérique, moi j'ai été éduquée avec le papier. Je ne peux pas dire aujourd'hui que je passerais totalement à la version numérique totale puisque le papier existe encore... » (Vanessa H., 40 ans, graphiste)

« Au début, je ne pouvais pas imaginer de renoncer d'avoir le livre réel visible chez moi dans ma bibli. Je n'ai enregistré que des choses dont je n'étais pas sûre d'avoir envie de les garder ou alors des choses que j'avais mais que je voulais toujours avoir à portée de main. » (Annette M., 65 ans, institutrice retraitée)

Mais, certains grands lecteurs entretiennent un rapport désacralisé avec l'objet livre. Le support ne compte que dans la mesure où il donne accès à un contenu : ainsi comprend-on que l'adoption du support numérique grâce aux liseuses puisse se faire sans difficultés et sans sentiment de transgression.

« Moi, j'ai jamais eu d'attachement à l'objet vraiment... Par exemple, les livres de science-fiction que je lisais, au bout de la première lecture, les feuilles se décollent, le papier est naze, c'est pas des beaux bouquins. Surtout que, quand je suis dans un livre, je suis dans un livre, le monde peut s'écrouler, je suis dans mon livre, alors le support, je m'en fiche un peu... » (Mélissa A., 40 ans, informaticienne)

« C'est pas la présentation qui m'intéresse ou le fait de le mettre dans une vitrine hein, pas du tout. En plus, c'est beaucoup plus lourd et gros à manipuler. Ce qui m'intéresse, c'est la lecture, ce qu'il y a dedans, donc la collection non, non. » (Arlette H., 70 ans, cadre administrative retraitée)

Le développement commercial de la liseuse met en évidence la double fonction de la lecture : une fonction de représentation à laquelle la technologie numérique ne répond qu'imparfaitement et une fonction pratique à laquelle la liseuse semble au contraire répondre parfaitement. En définitive, on ne relève pas de réel changement dans les pratiques de lecture des grands lecteurs : la lecture sur

support numérique s'inscrit dans une longue histoire de lecteur que le nouveau support ne perturbe pas<sup>3</sup>.

« Ceux qui récupèrent les *ebooks*, qui amassent les livres sont ceux qui ont le plus gros budget librairie parmi les Français. Ceux qui ont des liseuses, qui ont besoin d'amasser, sont aussi ceux qui achètent beaucoup de livres. » (Mélissa A., 40 ans, informaticienne)

Faute d'un réel bouleversement des pratiques, les avantages attribués aux liseuses numériques restent prosaïques (poids, place, confort de lecture, etc.). Les pratiques observées démentent les discours sur l'émancipation des modes traditionnels de diffusion et de réception de l'écrit grâce aux technologies numériques.

## Prescription et lecture numérique

### L'importance persistante des réseaux de sociabilité

Si les pratiques de lecture ne semblent pas connaître de transformation majeure avec l'introduction des nouveaux supports, en revanche, les règles de prescription littéraire semblent se transformer. L'enquête indique, en effet, un glissement des modalités de prescription par l'entourage immédiat, des institutions culturelles comme les bibliothèques, les clubs de lecture, les médias, etc., vers de nouvelles modalités : relations virtuelles (forums de lecteurs, commentaires d'internautes, etc.) et prescriptions statistiques (algorithmes des diffuseurs d'*ebooks*, des moteurs de recherche, etc.). La crainte ou l'espoir de voir apparaître de nouvelles pratiques de prescriptions, émancipées des intermédiaires classiques, a été souvent exprimée. Christine Albanel, ministre de la Culture, déclarait ainsi en 2008 : « La révolution numérique qui a successivement touché la presse, la musique et le cinéma va également dans un futur proche, avoir un impact décisif sur les secteurs de l'édition et de la librairie »<sup>4</sup>.

Mais ces transformations n'impliquent pas que les pratiques traditionnelles de prescription littéraire soient en voie de disparition. On peut même supposer qu'elles restent dominantes dans un univers diversifié des modalités de prescription : c'est du moins ce que suggèrent les propos des grands lecteurs rencontrés. La plupart d'entre eux mentionnent ainsi leur entourage proche comme leur principal prescripteur en matière littéraire.

« Ce livre, c'est une prof qui me l'avait conseillé. Généralement, c'est des gens que je connais, c'est vraiment par les gens que je connais : "Ah, t'as aimé ça, alors lis ça". Et je fais la même chose avec les gens. C'est quelque chose que je trouve vraiment liant, c'est de révéler les bouquins qu'on a aimé : "Tiens j'ai lu ça, c'est génial". J'entends ça et je le mets dans ma liste *Amazon*. Le livre sur le communisme, ça venait d'une discussion que j'avais avec mon ancien *boss* sur la bureaucratie et il m'a conseillé trois bouquins dont celui-ci et c'est vrai qu'entre le communisme et la bureaucratie il y a un lien. C'est parfois des choses de boulot qui mènent vers... ce n'est pas forcément complètement détaché. Ça passe la plupart du temps par des gens. » (Gabrielle M., 28 ans, consultante)

« Je crois beaucoup aux amis pour les conseils, je crois beaucoup aux échanges d'auteurs

---

<sup>3</sup> Il s'agit de « grands lecteurs » au sens de l'enquête sur les pratiques culturelles des Français du ministère de la Culture (Olivier Donnat, *Les Pratiques culturelles des Français à l'ère numérique, Enquête 2008*, op. cit.).

<sup>4</sup> Lettre d'intention à Bruno Patino, auteur du rapport sur le livre numérique pour le ministère de la Culture et de la Communication, 30 juin 2008.

entre amis, par mon réseau. Moi-même quand je découvre un auteur, je le partage autour de moi. » (Vanessa H., 40 ans, graphiste)

### L'influence croissante de nouveaux prescripteurs

Outre leur entourage familial et amical proche, les grands lecteurs citent également un ensemble de prescripteurs « classiques » comme les médias culturels (journaux, émissions radios, etc.), les grandes surfaces commerciales culturelles (FNAC), les bibliothèques et les libraires.

« J'aime beaucoup l'émission "Le Masque et la plume", pas les émissions littéraires à la TV, je n'aime pas du tout, par contre les émissions littéraires à la radio, beaucoup. Les articles de journaux et puis, quand on arrivait dans les librairies, il y a souvent le libraire conseil. Le choix du libraire, il y avait aussi la médiathèque où les livres étaient conseillés. Et puis, le hasard. La tête de la couverture, la taille du livre, mon humeur du jour. » (Nicole N., 62 ans, secrétaire médicale retraitée)

Aujourd'hui, ces prescripteurs sont concurrencés par de nouvelles médiations issues du monde numérique : les forums de lecteurs, les blogs, les commentaires critiques liés aux articles, les entreprises de vente par correspondance, etc. Très diversifiés (des entreprises commerciales mondiales aux forums gratuits regroupant des lecteurs passionnés), ces prescripteurs mettent en scène l'avis de lecteurs qui serviront de « modèles » – ou d'« anti-modèles » – aux lecteurs en quête de prescription littéraire.

### La prescription par les entreprises commerciales

Grâce au développement des technologies numériques et à l'essor du « Web social », les entreprises d'e-commerce ont développé des technologies complexes qui permettent d'identifier les caractéristiques socioculturelles de leurs clients. *Amazon*, par exemple, dispose d'un système très sophistiqué: d'une part, les recommandations sont personnalisées sur la base du comportement individuel passé de l'utilisateur (historique de navigation et historique d'achat), d'autre part, *Amazon* utilise les caractéristiques de l'article lui-même (recommandation objet) et les comportements d'autres personnes (recommandation sociale) pour cibler l'offre en fonction du client. L'algorithme qui pondère l'ensemble de ces données semble adapté aux enquêtés :

« En sérendipité, il y a l'algorithme de recommandation d'Amazon et c'est ma seule sérendipité et il est très bien fait, il est très connu, ils ont une base de données qui est énorme. » (Gabrielle M., 28 ans, consultante)

« Après, la grosse différence aussi, c'est que, dans une librairie, les gens qui vont faire une sélection, donc tu sais qu'il y a un caractère, qu'ils les ont lus, etc. Enfin, c'est un travail magique humain. Sur Amazon, tu te demandes qui met vraiment en avant les livres, je pense qu'il y a des choses à payer pour te mettre devant, c'est un peu plus "fnac-esque", on va dire. » (Mathieu R., 30 ans, vendeur informatique, comédien)

Outre les conseils proposés par Amazon, le « *ranking* » des livres issu de la critique des autres lecteurs semble avoir des incidences sur les choix des enquêtés. Certains expliquent qu'ils évaluent les livres en fonction de données quantitatives (la note moyenne du livre issue des notes données par les internautes) et qualitatives (les commentaires laissés par les internautes). Ainsi, Alban W.,

étudiant, 20 ans, explique qu'il prête attention aux commentaires des livres qui ont reçu les meilleures notes :

« Les gens peuvent mettre 5 étoiles, mais après les gens peuvent cliquer sur : "Est-ce que le commentaire m'a aidé ou non à faire mon choix ?". Donc ceux qui ont aidé le plus de personnes à faire leur choix sur le livre sont au plus haut. » (Alban W., 20 ans, étudiant)

Les enquêtés qui utilisent ce moyen de prescription prêtent attention aux commentaires pour se faire un avis, même s'ils ont conscience de ne pas connaître leurs auteurs. Le style et l'argumentation permettent aux enquêtés de sélectionner des commentaires dont les auteurs ont des caractéristiques sociales et culturelles proches des leurs (maîtrise de la langue, de l'argumentation, références culturelles communes etc.).

- « A quoi vous vous fiez pour vous dire que ce commentaire a l'air plus pertinent qu'un autre ?

- D'abord la qualité de la réponse qu'ils donnent. S'ils disent, "ce livre, c'est nul", point et c'est fini ce n'est pas vraiment intéressant, mais après, si c'est un commentaire plus développé où ils donnent leurs idées, pourquoi ils n'ont pas aimé, pourquoi ils ont aimé, un peu plus comme une critique dans un journal à vrai dire, moi non plus je ne les connais pas, donc pourquoi je devrais me fier à eux, donc je vais prendre ça en considération. » (Hoel W., 20 ans, étudiant)

« Je regarde les avis des gens, la manière dont les avis sont écrits. Des bouquins avec 4 étoiles, mais où les personnes écrivent des commentaires comme des cochons, c'est non... Le *ranking* ça doit faire halluciner les intellectuels à l'ancienne... Puis vous pouvez regarder les avis contradictoires des gens. Ce n'est pas très cultivé, mais c'est une révolution dans la consommation culturelle, dans le mode de sélection. » (Charles S., 62 ans, chercheur en sciences sociales retraité)

Les algorithmes créés par les sites d'e-commerce influencent également les grands lecteurs, non pas tant à travers les propositions faites selon une série de variables prédéfinies qu'en raison d'un système classique de recommandation par les pairs sous forme de commentaires qui, en quelques mots, doivent permettre d'évaluer la position sociale de leur auteur et de prendre la mesure de sa proximité ou de sa distance sociale (au risque d'erreurs de jugement).

« Une fois, par exemple cet été, j'ai lu un livre de W. Gibson, un livre de SF que tout le monde disait : « C'est le meilleur du genre dans ce monde-là, il faut le lire », et je l'ai lu et j'ai trouvé ça vraiment médiocre. Le style était moyen et donc oui, il peut y avoir de mauvaises surprises. Mais après aussi j'ai eu de très bonnes réponses, j'ai lu un commentaire plus bas qui m'a renvoyé à un autre livre que j'ai adoré [...] J'ai trouvé un nouvel auteur *cool*. Mais tout à travers des inconnus. » (Alban W., 20 ans, étudiant)

### La prescription issue du Web social (forums, réseaux sociaux, blogs, etc.)

La construction de liens sociaux qui vont « de la discussion à bâtons rompus à propos d'une lecture, d'un auteur, d'un fait livresque quel qu'il soit, en passant par la circulation inter-individuelle des livres, jusqu'aux regroupements moins éphémères de lecteurs au sein de clubs de lecture, cercles ou

salons littéraires, associations des amis de tel ou tel auteur »<sup>5</sup>est un des effets des pratiques de lecture. La socialisation permise par les échanges sur la lecture et la recommandation par les pairs reste un puissant vecteur de la prescription littéraire à l'heure du numérique. Une partie des enquêtés déclare ainsi télécharger des livres numériques depuis des forums d'amateurs ou des sites participatifs.

« Je lis le forum, je le regarde, ça m'amuse, j'en prends, j'en laisse. Il y a des conseils de lectures, il y a la rubrique "Qu'avez-vous aimé ce mois-ci" et là on dit : "Oui, celui là" ou "Non, celui-ci". C'est un club de lecture. Ce qui est amusant c'est que c'est beaucoup des femmes [...] Je n'ai jamais demandé aux gens s'ils lisaient autant que moi parce que c'est assez personnel, mais il ya des gens qui lisent la même chose que moi. Je me suis fait des copines, une à Toulouse, une à Orléans. On échange sur les forums. C'est les filles qui font partie des équipes et du coup je leur pose des questions quand je n'arrive pas à télécharger un livre par exemple. On ne se connaît pas, on ne s'est jamais vus, on ne se téléphone même pas. »  
(Nicole N., 62 ans, secrétaire médicale retraitée)

Bien qu'ils soient issus d'initiatives personnelles, regroupant des communautés de taille modeste, proposant des livres numériques de façon plus ou moins légale et qu'ils soient souvent éphémères, ces forums amateurs participent à la construction des règles de prescription de la littérature numérique en créant des codes, des règles de diffusion et des comportements. Certains enquêtés évoquent ainsi l'organisation de forums qui permettent, grâce à la création d'un glossaire codifié et partagé par les différents utilisateurs, de classer les romans et de connaître le style des ouvrages mis en ligne.

« Sur le forum, ils font des différences entre les policiers, entre les *thrillers*, c'est codifié [...] Sur les autres sites, c'est les mêmes codifications. En médiathèque, pas du tout. Par exemple, la différence entre les romans sociologiques et les romans philosophiques, c'est bien classifié, témoignage et biographie, ce n'est du tout pareil, alors que dans une médiathèque, il ya témoignage au même titre que biographie, comme celui de la sœur de Marie Fugain [...] On retrouve cette codification sur différents sites, sur chaque titre vous avez à coté ce que c'est. Par contre, si je vais sur *Amazon* ou la Fnac, je n'ai jamais vu de trucs comme ça. » (Nicole N., 62 ans, secrétaire médicale retraitée)

Si ces communautés d'amateurs sont sans commune mesure avec les grandes entreprises d'e-commerce, on peut néanmoins supposer qu'elles exercent une concurrence dans la mesure où de grands lecteurs en sont les principaux animateurs.

« Puis il y a eu cette rencontre avec le numérique qui m'a ouvert une caverne d'Ali Baba. Mais quand je suis rentré dans ce truc, je me suis présenté en disant que ça faisait 20 ans que je n'avais pas lu. Du coup, les gens m'ont envoyé plein de conseils, ils m'ont demandé ce que je voulais et tout ça. C'était une espèce de librairie tenue par des vendeurs fantastiquement cultivés qui avaient du temps et qui vous donnent le bouquin avec. Et donc, du coup, j'ai commencé à en accumuler un certain nombre » (Charles S., 62 ans, chercheur en sciences sociales retraité)

Mais, à la différence des clubs de lecture classiques, les forums de partage de livres (légaux ou illégaux) se confrontent aux autres acteurs de l'édition numérique à propos de la définition des

---

<sup>5</sup> Martine Burgos, Christophe Evans, EstebanBuch, *Sociabilité du livre et communautés de lecteurs*, Paris, Éditions de la Bibliothèque publique d'information/Centre Pompidou, 1996.

règles économiques du livre numérique. Comme pour les autres biens culturels numérisés (musique, vidéo), la question de la gratuité et du partage se pose, en effet, dans le monde du livre numérique. Or les lecteurs numériques ne sont pas – aujourd’hui encore – totalement captifs des standards économiques de diffusion des livres numériques et peuvent aisément (sans connaissances informatiques très développées) se procurer les livres qu’ils souhaitent sans recourir aux grandes plateformes commerciales et partager leurs livres en contournant les systèmes de protection (DRM, *Watermark*, etc.). Cette possibilité de s’émanciper des règles économiques va souvent de pair avec un discours « engagé » sur la définition du livre numérique. Bon nombre d’enquêtés contestent ainsi le prix du livre numérique.

« Surtout, ce qui me met en rage, dans les écrivains, j’aime beaucoup Anne Perry. Le dernier vient de sortir et il coûte 7 euros sur papier et 10 sur numérique, ça me met en rage. Déjà, je trouve que la différence quand elle est dans le bon sens, elle est ridicule, 2 euros de moins, ils se fichent du monde. Et ça je trouve que c’est se fiche du monde. Un livre numérique devrait coûter la moitié d’un livre papier et donc j’en achète très peu parce que j’ai l’impression de me faire avoir et ça m’énerve. Faut payer l’éditeur, faut payer l’écrivain, je suis d’accord, mais moi j’en ai marre d’engraisser des gens qui... C’est un tarif prohibitif, oui. » (Nicole N., 62 ans, secrétaire médicale retraitée)

« Les livres numériques, ils font tout pour bloquer le prix très haut : au début c’est normal, on paye l’édition, la relecture, etc. [...] C’est normal donc de payer tout ça. Mais quand le bouquin existe en poche à 6 euros et qu’en numérique il est à 12 ! C’est pas tenable. C’est plus justifié. On ne se sent pas respectés en tant que lecteurs [...] On dit beaucoup de mal de ceux qui récupèrent des *ebooks* illégaux mais ceux qui récupèrent les *ebooks*, qui amassent les livres sont ceux qui ont le plus gros budget librairie parmi les Français. Ceux qui ont des liseuses, qui ont besoin d’amasser, sont aussi ceux qui achètent beaucoup de livres. Donc il faut pas nous poursuivre, mais nous donner une offre légale à un prix correct et qu’on arrête de nous embêter avec les DRM. » (Mélissa A., 40 ans, informaticienne)

« Je trouve que le prix des livres électroniques est scandaleusement élevé par rapport à ce dont on pourrait s’attendre par rapport au papier. Surtout, quand on sait ce qui revient à l’auteur [...] Chez *Apple*, je trouvais qu’ils les vendaient trop cher. Ils les vendent quasiment au prix du livre papier ! Un truc qui est complètement dématérialisé ! Et en plus, on ne peut même pas le prêter ! » (Claude D.)

Dans les discours tenus par les grands lecteurs de notre enquête, il apparaît que le livre papier et le livre numérique ont des statuts différents et une valeur marchande qui n’est pas équivalente. L’opposition à la protection des livres numériques (DRM) est très forte dans la mesure où elle est perçue comme une négation d’une fonction sociale importante du livre : le partage. Les grands lecteurs ne sacralisent pas les livres, où seulement certains d’entre eux. À leurs yeux, le livre est un objet qui se prête, se donne, s’offre et s’échange. Sous cet angle, le livre numérique ne diffère pas du livre papier. Loin de revendiquer des pratiques déviantes, les lecteurs légitiment souvent leurs pratiques illégales par l’absence d’une offre légale.

« Cela m’est arrivé de télécharger des *ebooks* de manière illégale parce qu’il y a des livres qui sont introuvables en librairie, ni de manière légale, sauf que ces livres j’ai envie de les lire. Au bout d’un moment, il ne reste que l’*underground*. Effectivement, j’ai pu trouver une trilogie de Bard seulement comme ça. J’ai d’abord cherché sur tous les sites légaux et je ne trouvais pas, pourtant j’étais prêt à y mettre le prix parce que voulais relire cette saga que j’avais lue

quand j'avais 15 ans mais impossible. Au niveau de l'offre numérique, lorsqu'on part chez les gros éditeurs, il y a des volontés des éditeurs de ne pas faire du numérique, des volontés de certains auteurs aussi. » (Marc M.)

Lorsque le caractère illégal de la pratique est avéré (c'est-à-dire lorsqu'il existe une offre légale pour la même œuvre), les enquêtés s'en remettent à leur éthique personnelle pour leurs arbitrages. Si certaines œuvres méritent d'être soutenues parce qu'elles sont fragiles, d'autres ne le méritent pas, car les offres proposées par les entreprises qui les commercialisent sont considérées comme irrespectueuses des lecteurs.

« Pour les livres que je partage, il y en a que je ne partage pas parce que je me dis que les gens doivent les acheter (ou alors je les partage juste à mes proches) et ceux que je partage en ligne parce que la maison d'édition ou *Amazon* fait pas son travail en les proposant à des prix démesurés [...]. Par exemple, le dernier Fred Vargas, je le l'ai lu en numérique cracké gratuitement, mais comme j'ai pas payé, je trouve ça normal de l'acheter quand il sort en poche. Par principe. » (Mélissa A., 40 ans, informaticienne)

« J'ai téléchargé surtout des bouquins que j'avais en papier et que je voulais relire, donc je ne me sens pas particulièrement coupable. Au début, la première fois, je me sentais très coupable et après je me suis souvenue que les écrivains n'avaient pas de *copyright* mais écrivent quand même, que les danseurs dansaient, que les acteurs, jouaient... Il n'y a que les éditeurs qui changent. » (Gabrielle M., 28 ans, consultante)

« Les Français ne suivent pas notre code moral. Par exemple, ici je trouve que les Français téléchargent beaucoup de films illégalement, mais sans morale : ils téléchargent un film latino-américain qu'on a fait avec beaucoup d'efforts, comme un film d'Hollywood. Ils ne respectent pas. En France, il n'y a pas encore de morale. Je pense que les personnes qui font des choses comme moi, qui utilisent la littérature et les ressources numériques comme ça... c'est criminel. C'est impressionnant. "Ah tu sais j'ai téléchargé ce film iranien, ce film indépendant", "Mais comment est-ce que tu fais ça ? C'est horrible". Mais ici c'est très accepté par la société et je pense qu'avec la littérature c'est encore plus dangereux. » (Arturo N.)

Pour ces lecteurs, la transition numérique de la littérature devrait être l'occasion d'une redéfinition des règles économiques de l'édition comme dans l'ensemble des industries culturelles.

« Il y a vraiment deux camps quant à la question du partage : ceux qui disent qu'il n'y a que le partage et d'autres qui souhaitent trouver un moyen, qui viennent là parce qu'ils trouvent que les pratiques des éditeurs ne sont pas toujours correctes. » (Charles S., 62 ans, chercheur en sciences sociales retraité)

« Le numérique est en train de complètement rater le tournant et ça va faire comme les films, les gens vont trouver normal de les avoir gratuits aussi. Par exemple, je regarde des séries et je n'ai pas trouvé de sites qui répondent à mes attentes : il y a dans l'illégal une offre que le légal ne propose pas ou alors avec des conditions démesurées. Ils sont désajustés à la demande. Les gens, ils sont prêts à payer pour avoir les séries quand elles sortent, c'est à dire le lendemain, à l'heure qu'ils veulent. Mais les sociétés ne sont pas prêtes pour ça. Moi je trouve ça normal de payer l'auteur ! » (Mélissa A., 40 ans, informaticienne)

## Passage à la liseuse numérique et changement des pratiques de lecture

La possibilité d'accéder instantanément, sans se déplacer, parfois même sans payer, à un immense catalogue d'ouvrages modifie-t-elle les orientations littéraires et les choix des lecteurs ? Entre les ouvrages tombés dans le domaine public, les promotions des diffuseurs de livres numériques, les auto-éditions et les livres numériques « craqués », l'offre de littérature gratuite ou quasi-gratuite est devenue illimitée. Premier effet de cette opportunité d'accumulation simplifiée de biens culturels, nombre de grands lecteurs ont commencé par télécharger sur leur liseuse un grand nombre d'ouvrages (parfois plusieurs milliers).

« Alors il ya deux choses : il ya ce que je lis et ce que je prends en me disant que le lirais peut être plus tard, ou en pensant que ça va intéresser untel ou untel. En fait, on acquiert et puis ensuite, on lit ou pas. » (Mélissa A., 40 ans, informaticienne)

« Mon mari, il attrape tout, par exemple il a téléchargé l'ensemble des SAS, alors que je sais qu'il ne le lira jamais, ni moi. Moi, je prends que ce que je peux potentiellement lire, je ne prends pas pour emmagasiner » (Nicole N., 62 ans, secrétaire médicale retraitée)

« J'ai une bibliothèque numérique avec plus de 10 000 bouquins. Je me suis demandé si ce n'était pas une accumulation, un stade anal mal vécu... Je sais que je ne lirai jamais 10 000 livres, mais j'ai vraiment la possibilité de lire un bouquin qui correspond exactement à mon *mood* du moment, un de SF, un roman nordique, un classique... J'ai aussi créé un répertoire à lire mais tout le monde a ça aussi. Et là, j'ai mis des trucs qui ne font pas partie de mes lectures habituelles, mais qui avaient l'air vraiment bien, de temps en temps je jette un œil. » (Charles S., 62 ans, chercheur en sciences sociales retraité)

Pour les grands lecteurs dont la pratique de la lecture semble s'apparenter à une « addiction »<sup>6</sup>, la liseuse numérique fait disparaître le risque de « manque », comme l'explique Nicole N. qui déclare lire au moins un livre par jour.

« Depuis cette histoire du numérique, pour la première fois de ma vie, j'ai plus de livres que je n'ai le temps d'en ingurgiter. Pour la première fois, j'ai inversé la tendance. Il n'y a plus de moment où je n'ai plus rien à lire et où, du coup, je relisais. Ça m'arrivait souvent. Je relisais des bouquins. Là maintenant, l'inconvénient c'est que je relis moins de choses que je relisais avant. » (Nicole N., 62 ans, secrétaire médicale retraitée)

Paradoxalement, ce passage d'un monde fini de lectures potentielles à un monde potentiellement infini d'ouvrages accessibles n'implique pas pour autant la diversification des lectures. Télécharger un grand nombre d'ouvrages, sans réelle sélection ou intention de lire, permet avant tout de s'acclimater aux possibilités offertes par la technologie numérique.

« À première vue, c'est formidable, mais c'est presque un peu trop, on se noie là dedans, je ne pense pas que je lirai tout ça. Mais c'est réjouissant de savoir que je peux avoir tout ça sous la main, en plus gratuit quand même, ça c'est extraordinaire. » (Arlette H., 70 ans, cadre administrative retraitée)

---

<sup>6</sup> D'autres enquêtes ont montré que certains lecteurs peuvent évoquer leur expérience de la lecture d'évasion en ayant recours au lexique de la consommation de drogues, qu'il s'agisse du « manque » ou de la « dépendance » (Gérard Mauger, Claude Poliak, « Les usages sociaux de la lecture », *art. cit.*).

Mais, au-delà de cette accumulation primitive de biens culturels, les lecteurs interrogés semblent conserver leurs habitudes de lecture.

« Il y a des gens qui, dès qu'ils achètent une liseuse, téléchargent Proust, mais ils ne le lisent pas, je pense que c'est du "boarding numérique", c'est le côté j'ai de la place et je vais mettre un truc dedans. » (Gabrielle M., 28 ans, consultante)

« Le numérique est aussi attrayant pour le caractère dématérialisé. Ayant une grande bibliothèque où on peut plus rien mettre, le dématérialisé est très attrayant ! Maintenant, je vais faire parallèle avec les photos numériques qu'on stocke et qu'on ne regarde pas plus... » (Vanessa H., 40 ans, graphiste)

Le téléchargement de romans « classiques » peut illustrer ce phénomène. À propos des lecteurs dans la France d'Ancien Régime, Roger Chartier soulignait que « ce sont les mêmes textes que s'approprient les lecteurs populaires et ceux qui ne le sont pas »<sup>7</sup> : on peut supposer, en effet, que les lecteurs cherchent dans le roman, quel qu'il soit (des classiques aux romans-feuilletons), des satisfactions extra-littéraires (conseils, évasion, etc.)<sup>8</sup>. Néanmoins, la lecture de littérature « classique », à des fins lettrées (« lire pour lire ») ou d'évasion, suppose un « droit d'entrée ». Le « péage » s'acquiert généralement dans le cadre scolaire et se poursuit ultérieurement dans les catégories sociales fortement dotées en capital culturel. L'acquisition d'une liseuse numérique et la possibilité de télécharger simplement et gratuitement l'ensemble des œuvres tombées dans le domaine public favorise les velléités de « rattrapage culturel ». La plupart des enquêtés interrogés à ce sujet déclarent avoir en effet téléchargé des œuvres de la littérature classique, mais très rares sont, semble-t-il, ceux qui les ont effectivement lues.

« Je suis contente parce que j'ai beaucoup de classiques : j'ai tout Anatole France, j'ai tout Dumas, j'ai Colette, j'ai Balzac. Même si j'ai pas lu Balzac, j'ai lu un tout petit peu et ça me plaît bien. Je suis quand même contente de les avoir. Je suis un peu compulsive. J'aime les avoir. Même si je les ai pas lus. Je suis contente de pouvoir me dire que je les lirai un jour. » (Mélissa A., 40 ans, informaticienne)

« J'ai acheté la princesse de Clèves. J'ai téléchargé des poèmes, comme Apollinaire, mais je ne l'ai pas lu en entier. Je m'étais dit que je lirai un peu Victor Hugo, mais bon, j'attends la retraite. » (Jacqueline O.)

« On a téléchargé un soir avec un copain qui voulait me montrer des textes de Baudelaire. Faut que je les lise maintenant. J'ai vu qu'on pouvait télécharger des œuvres complètes, je l'ai pas fait pour autant. » (Claude D.)

« J'ai téléchargé tous les classiques que j'ai toujours regretté de ne pas avoir lus ou à peine entrouvert, c'est l'occasion de s'y remettre et c'est pour ça que j'ai pris Proust, Zola, j'ai pris Dostoïevski, je sais plus... [...] Alors j'ai pas relu encore, Proust j'ai recommencé, enfin j'ai commencé, je n'avais pas lu grand chose avant. » (Arlette H., 70 ans, cadre administrative retraitée)

---

<sup>7</sup> Roger Chartier, « Communautés de lecteurs », in *Culture écrite et société. L'ordre des livres (XIV<sup>ème</sup> -XVI<sup>ème</sup> siècle)*, Paris, Albin Michel, 1996, p. 133-154.

<sup>8</sup> Gérard Mauger, Claude Poliak, « Les usages sociaux de la lecture », *art. cit.*

En définitive, la transition de l'écrit littéraire vers les supports numériques semble avoir des conséquences limitées sur les pratiques des lecteurs. En fait, la transition numérique produit aujourd'hui plus d'effets institutionnels (elle bouleverse les circuits économiques de l'édition par la concurrence de nouvelles entreprises et la possibilité pour les lecteurs de s'émanciper des circuits classiques de distribution pour aller vers le libre et/ou le gratuit) que sur les pratiques de lecture. On peut néanmoins supposer que ces changements institutionnels auront des conséquences sur la production littéraire elle-même et, par conséquent, sur les pratiques des lecteurs. Une des enquêtées, critique littéraire de profession, constate ainsi « un retour du feuilleton » qui, selon elle, est un style particulièrement adapté au numérique.

« Tu sais ces revues qu'on lisait aux Etats-Unis dans les années 1950-60, des revues très peu chères. C'était la littérature feuilletonnesque qui est depuis tombée en désuétude et qui revient un peu aujourd'hui. Parce qu'en effet ce qu'on dit pas c'est que c'est très peu onéreux. A partir du moment où t'as ta tablette, t'accède quand même à des produits culturels, à des livres, à 3 euros, 2 euros alors qu'aujourd'hui les livres c'est super cher : c'est 20 euros, 25 euros ! C'est aussi le prix qui fait que ça redevient un produit populaire qui fait que les gens lisent en masse. » (Mary C., 32 ans, critique littéraire)

## Conclusion

« La lecture sur écran est encore bien inférieure à la lecture sur papier. Même moi, qui ai ces écrans coûteux et m'imagine en pionnier du mode de vie Internet, dès qu'un texte dépasse quatre ou cinq pages, je l'imprime et j'aime à l'avoir avec moi et à l'annoter. Et c'est une difficulté réelle pour la technologie que de parvenir à ce degré de commodité »

Bill Gates (cit. in Robert Darnton, *Apologie du livre. Demain, aujourd'hui, hier*, Paris Éditions Gallimard, 2011, p. 167)

En mettant en évidence ce que le sens d'un texte doit à sa forme matérielle, Donald F. McKenzie invitait à ne jamais séparer « la compréhension historique des écrits de la description morphologique des objets qui les portent »<sup>9</sup>. Reprenant cette perspective à son compte, Roger Chartier propose de « toujours associer dans une même analyse les rôles attribués à l'écrit, les formes et les supports de l'écriture et les manières de lire »<sup>10</sup>. En ce qui concerne le livre, il s'agit de montrer que sa signification intellectuelle ou esthétique dépend aussi de son format, de la construction de la page, du découpage du texte, de la présence ou non des images, des conventions typographiques, de la ponctuation, etc. Dans le cadre de cette problématique, on ne peut évidemment pas manquer de s'interroger aujourd'hui sur les effets de la « révolution numérique » : « En brisant le lien noué entre les textes et les objets, entre les discours et leur matérialité, [elle] oblige à une radicale révision des gestes et des notions que nous associons à l'écrit », écrit ainsi Roger Chartier<sup>11</sup>.

Comme toute révolution, la « révolution numérique » se prête au déploiement symétrique de la célébration et de la déploration<sup>12</sup>. Pour tenter d'échapper à cette alternative et aux « mythologies » qui vont de pair<sup>13</sup>, il faut essayer de repérer, vingt cinq ans après la naissance du

---

<sup>9</sup> Donald F. Mac Kenzie *La bibliographie et la sociologie des textes*, Paris, Cercle de la Librairie, 1991.

<sup>10</sup> Roger Chartier, *Écouter les morts avec les yeux*, Paris, Collège de France/Fayard, 2008, p. 18.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 20.

<sup>12</sup> Que ce soit pour le célébrer ou le déplorer, les prophéties s'accordent sur l'importance du bouleversement : « une mutation est en cours, irréversible, et qui emporte avec elle ce à quoi nous devons le meilleur de ce que nous sommes », « ce qui s'amorce est tout aussi irréversible et total que les précédentes mutations de l'écrit, et des usages et formes de lecture que chacune a initiés », écrit, par exemple, François Bon (*Après le livre*, Paris, Éditions du Seuil, 2011, p. 270, p. 7) qui, constate, par ailleurs, « l'opacité de la mutation numérique du livre » (*Ibid.*, p. 112).

<sup>13</sup> Il semble, en effet, que les « révolutions technologiques » en matière de médias soient un terrain particulièrement propice aux discours prophétiques qui, balançant « entre l'indémontrable et le même-pas-faux », esquivent les questions terre-à-terre susceptibles de les mettre en question. L'enquête, dont se dispensent les prophètes, conduit à une évaluation plus modeste du phénomène, de ses nuances et de ses

Web, ce qui change dans « la révolution » : les discontinuités, bien sûr, mais aussi les continuités. L'histoire montre, en effet, qu'« un moyen de communication n'en chasse pas un autre, au moins à court terme », comme le souligne Robert Darnton<sup>14</sup> qui rappelle ainsi le pouvoir étonnamment pérenne du livre<sup>15</sup>. De même, Roger Chartier remarque que, si révolutionnaire qu'ait été l'invention de l'imprimerie, elle n'a pas modifié les structures fondamentales du livre - celles du *codex* qui se substitua au rouleau au début de l'ère chrétienne<sup>16</sup> - et qu'il y a une très forte continuité entre la culture du manuscrit et la culture de l'imprimé<sup>17</sup>. De sorte que, s'il est vrai que l'ampleur des bouleversements provoqués par la « révolution numérique » incite à la comparer à celle de Gutenberg, sans doute s'agit-il plutôt d'identifier les continuités et de circonscrire les ruptures que d'annoncer une rupture totale entre culture de l'imprimé et culture numérique (pour la célébrer ou la déplorer). Quant aux bouleversements induits par la « révolution numérique », on peut distinguer, en suivant le programme proposé par Robert Darnton à l'histoire du livre<sup>18</sup>, 1°) ceux qui affectent la production et la reproduction des textes (publication, fabrication), 2°) ceux qui concernent leur distribution et leur conservation, 3°) ceux enfin qui modifient leur appropriation ?<sup>19</sup> Notre enquête avait pour objet le troisième volet de ce programme : peut-on mettre en évidence de « nouvelles manières de lire » induites par la « révolution numérique » ? Avant de tenter d'objectiver ses incidences sur l'appropriation des textes, on évoquera d'abord quelques-uns de ses effets sur l'économie de la production et de la diffusion écrite dans la mesure où on peut supposer qu'ils ne sont pas eux-mêmes sans conséquence sur les pratiques de lecture.

---

limites. Cf. Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron, « Sociologues des mythologies et mythologies des sociologues », *Les Temps Modernes*, n° 211, décembre 1963, p. 998-1021.

<sup>14</sup> Robert Darnton, *Apologie du livre. Demain, aujourd'hui, hier*, Paris, Éditions Gallimard, 2011, p. 16.

<sup>15</sup> « À certains égards, le *codex* est supérieur à l'ordinateur, note Robert Darnton. Vous pouvez le feuilleter, l'annoter, l'emporter au lit avec vous et le ranger commodément sur un rayonnage » (*Apologie du livre, op. cit.*, p. 177). Dans la même perspective, cf. la vidéo espagnole « Nouvelle technologie révolutionnaire ! Book » <<http://www.youtube.com/watch?v=5QH-MG6gw5A>>

<sup>16</sup> Roger Chartier, *Écouter les morts avec les yeux, op. cit.*, p. 19.

<sup>17</sup> Roger Chartier, *Le livre en révolutions*, entretiens avec Jean Lebrun, Paris, Les Éditions Textuel, 1997, p. 9. Cf. aussi Elizabeth L. Eisenstein, *The Printing Press as an Agent of Change*, Cambridge (G-B), Cambridge University Press, 1979.

<sup>18</sup> « Comment les livres voient-ils le jour ? Comment arrivent-ils jusqu'aux lecteurs ? Et que font les lecteurs de livres ? » (Robert Darnton, *Apologie du livre, op. cit.*, p. 47).

<sup>19</sup> Selon Roger Chartier, la notion d'« appropriation » « renvoie tant aux catégories intellectuelles et esthétiques des différents publics qu'aux gestes, aux habitudes, aux conventions qui règlent leurs relations à l'écrit » (*Écouter les morts avec les yeux, op. cit.*, p. 56).

## MYTHOLOGIES DE LA « REVOLUTION NUMERIQUE »

Une révolution culturelle

Une modification radicale de nos manières de penser et de nous comporter

Une mutation irréversible et totale

### METAMORPHOSES DE L'ECRITURE

#### Déploration

- Mort de l'auteur (parallèle à celle de l'éditeur)
- Prolifération textuelle incontrôlable
  - ➔ Désorientation
- Nivellement éditorial et auctorial
  - ➔ Allodoxia, désinformation
- Copies, reprises, plagiats

#### Célébration

- Construction collective du savoir : travail collaboratif, co-création, interactivité, intelligence collective (Wikipedia)
- Abolition de la frontière entre producteurs et consommateurs (auteurs et lecteurs)
  - indépendance
  - Autonomie
  - Désintermédiation
- Mutation épistémologique (hypertexte et hyperlien)

| Auto-édition

### METAMORPHOSES DE « L'ESPACE PUBLIC »

- Fracture numérique
- Mort des métiers du livre
- Piratage
- Repli sur l'espace privé
- Mainmise, contrôle et marchandisation de l'information par les GAFA (Google, Apple, Facebook, Amazon)

- Diffusion illimitée du savoir : la bibliothèque universelle enfin réalisée, stade ultime de la démocratisation du savoir
- Attentes de gratuité contre tyrannie du droit d'auteur
- Démocratisation de l'accès à l'espace public
  - ➔ La critique accessible à tous
  - ➔ Le brouillage des frontières entre l'amateur et le savant, l'homme de la rue et l'expert
  - ➔ Esprit frondeur, libertaire, créatif
- Démocratie en réseaux : révolution 2.0, « printemps arabes »

### METAMORPHOSES DE LA LECTURE

- Lecture en baisse
- Fragmentation de l'attention, déperdition de la concentration : universalisation du « zapping »

- Lecture en hausse
- Hyperlecture et lecture « post-moderne » : vagabonde, séquentielle, nomade, « braconnage »

## Aspects de « la révolution numérique »

Selon Roger Chartier, la rupture introduite par la « révolution numérique » est triple : 1°) la transformation simultanée des supports de l'écriture, de la technique de sa reproduction et de sa dissémination, 2°) la mise en cause qu'elle induit de la propriété littéraire, 3°) la réalisation à portée de main du rêve de la bibliothèque universelle (« une bibliothèque sans murs »)<sup>20</sup> ou, comme dit Robert Darnton, l'accomplissement de « l'idéal d'une République des Lettres qui semblait jadis désespérément utopique »<sup>21</sup> ou encore l'avènement du « stade ultime de la démocratisation du savoir lancée par l'invention de l'écriture, le *codex* et les caractères d'imprimerie mobiles »<sup>22</sup>.

### *Les transformations de l'économie de l'écrit et « la mort de l'auteur »*

De façon générale, la « révolution numérique » permet virtuellement le télescopage entre production, édition et diffusion, le cumul et la quasi simultanéité des opérations autrefois séparées effectuées par l'auteur, l'éditeur, l'imprimeur, le diffuseur, le libraire. De même que la numérisation a bouleversé les structures de la production et de la diffusion musicale, elle remet virtuellement en cause l'ensemble des « métiers du livre » : ainsi, la vente d'*e.books* en ligne condamne potentiellement la librairie et les bibliothèques pourraient ne plus détenir aucun livre, etc. Mais il ne s'agit pas tant ici de cerner les bouleversements de l'économie de l'écrit<sup>23</sup> que leurs éventuels effets sur les pratiques de lecture. En matière d'information, on a vu comment la substitution progressive de la presse « en ligne » à la presse « papier »<sup>24</sup> induit la multiplication des sources d'information, comment la nouvelle économie de la presse étend la gratuité et comment, en définitive, la diversification des sources d'information gratuites favorise à la fois la concurrence (ou la convergence) entre l'écrit, l'image et le son et la banalisation d'une pratique de lecture qui s'apparente à la « revue de presse » des professionnels<sup>25</sup>. De façon générale, on a pris la mesure des incidences différenciées de la numérisation en fonction des catégories d'écrits (livres pratiques/littérature)<sup>26</sup>.

Quel que soit le type d'écrit, l'enquête suggère que la dématérialisation qu'induit leur numérisation (homologue de la substitution de la monnaie scripturale à la monnaie métallique et au papier-monnaie) et le coût de reproduction quasiment nul des textes numériques<sup>27</sup> suscitent des « attentes de gratuité » susceptibles de bouleverser l'économie de la production et de la diffusion

---

<sup>20</sup> Roger Chartier, *Écouter les morts avec les yeux*, op. cit., p. 19, p. 22, p. 23.

<sup>21</sup> Robert Darnton, *Apologie du livre*, op. cit., p. 142.

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 100.

<sup>23</sup> Cf. Françoise Benhamou, *Le livre à l'heure numérique. Papiers, écrans, vers un nouveau vagabondage*, Paris, Éditions du Seuil, 2014 et François Rouet, *Le livre : une filière en danger*, Paris, La Documentation française, 2013.

<sup>24</sup> Cf. Chapitre 2.

<sup>25</sup> Cf. Chapitres 3 et 4.

<sup>26</sup> Cf. Chapitre 5.

<sup>27</sup> François Benhamou, *Le livre à l'heure numérique*, op. cit., p. 16.

textuelle et, ce faisant, les conditions d'appropriation matérielle et économique de l'écrit<sup>28</sup>. Les pionniers de l'Internet ont ainsi présenté le droit d'auteur comme une censure et une tyrannie dressées contre la liberté d'accéder (gratuitement) à l'information : « Dans l'environnement numérique, les droits des utilisateurs ont été systématiquement valorisés contre ceux des auteurs, vus comme des atteintes à la liberté » et/ou des « survivances de l'ancien régime analogique », rappelle Antoine Compagnon<sup>29</sup>. De sorte que, même si « la mort de l'auteur » qu'annonçaient Roland Barthes<sup>30</sup> et Michel Foucault<sup>31</sup> ne devait rien à l'évolution des techniques, « leurs proclamations de la déchéance de l'auteur prennent aujourd'hui valeur de prophéties aux yeux des nombreux commentateurs, qu'ils soient enthousiastes ou réfractaires, qui cherchent à penser l'incidence de l'édition numérisée sur la culture du troisième millénaire »<sup>32</sup>. En fait, c'est en tant que titulaire de droits que l'auteur a pu sembler se dissoudre avec le vide juridique qu'a créé la révolution numérique, jusqu'à ce que des protections juridiques aient été peu à peu restaurées. Inventée par les libraires-éditeurs, l'idée de « l'auteur propriétaire » (avec les corollaires de l'imitation, du plagiat, de l'emprunt), postérieure à celle de l'auteur pénalement responsable<sup>33</sup>, survit à la numérisation du livre : les clauses des contrats d'auteur d'aujourd'hui prévoient les adaptations possibles d'un texte (cinématographique, télévisuelle, CD-Rom, texte électronique, etc.).

### *Les métamorphoses des écrits*

Quant à la forme prise par les écrits numériques, Roger Chartier s'est hasardé à prophétiser que le livre électronique « ne peut pas être la simple substitution d'un support à un autre pour des œuvres qui resteraient conçues et écrites dans la logique ancienne du *codex* »<sup>34</sup> : « Peut-être, précise-t-il, les auteurs de l'âge du multimedia [...] seront-ils gouvernés non plus par la tyrannie des formes de l'objet livre traditionnel, mais, dans le processus même de la création, par la pluralité des formes de présentation du texte permise par le support électronique ? »<sup>35</sup>. Dans cette perspective, la numérisation des textes étant supposée induire la mutation de leur forme, on peut en déduire que ce changement de forme provoquera également celui de leur appropriation (donc des « horizons d'attente » des lecteurs) et qu'enfin, de l'inflexion des attentes, découlera celle de la conception des écrits : « On pourrait penser que, progressivement, c'est la conception du texte qui va se trouver modifiée et qui portera, dès le moment du processus de création, les traces des usages et interprétations permis par ses différentes formes », écrit ainsi Roger Chartier<sup>36</sup>. Dans un mécanisme de causalité circulaire, la production de « textes multimédia » engendrerait ainsi une « conscience

---

<sup>28</sup> Cf. Chapitre 6.

<sup>29</sup> Antoine Compagnon, « Un monde sans auteurs ? », in Jean-Yves Mollier (dir.), *Où va le livre ?*, Paris, Éditions La Dispute, 2000, p. 234.

<sup>30</sup> Roland Barthes, « la mort de l'auteur », in *Le Bruissement de la langue*, Paris, Éditions du Seuil, 1984, p. 61-62.

<sup>31</sup> Michel Foucault, « Qu'est-ce qu'un auteur ? », in *Dits et Écrits*, tome I (1954-1969), Paris, Éditions Gallimard, 1994, p. 789-821.

<sup>32</sup> Antoine Compagnon, « Un monde sans auteurs ? », art. cit., p. 232.

<sup>33</sup> Cf. Gisèle Sapiro, *La responsabilité de l'écrivain. Littérature, droit et morale en France (XIXe-XXIe siècle)*, Paris, Éditions du Seuil, 2011.

<sup>34</sup> Roger Chartier, « La mort du lecteur ? », in Jean-Yves Mollier (dir.), *Où va le livre ?*, op. cit., p. 250.

<sup>35</sup> Roger Chartier, *Le livre en révolutions*, op. cit., p. 72.

<sup>36</sup> *Ibid.*, p. 73.

multimédia » dont l'intériorisation progressive serait elle-même au principe de la production de « textes multimédia »<sup>37</sup>.

Pour tenter de briser ce cercle herméneutique, on peut s'efforcer d'identifier empiriquement les changements intervenus (ou les évolutions possibles) dans la conception et l'écriture des textes. Dans cette perspective, il faut d'abord constater que les transformations annoncées varient en fonction des différentes catégories de textes. En ce qui concerne les « textes sans qualités », pragmatiques et pratiques (des *emails* aux *tweets* en passant par les *sms*), il semble que le numérique ait provoqué à la fois un « *revival* » de la correspondance (après la déshérence qu'avait induite la banalisation du téléphone) et une évolution (sinon une révolution) de la syntaxe, du lexique (avec de très nombreuses innovations) et de l'orthographe. En ce qui concerne ensuite la presse en ligne, la place qu'y prennent l'image et le son (vidéos en ligne) semble s'étendre et, de ce fait, réactiver une forme de « culture orale ». Quant à la littérature, quel qu'en soit le genre, de même que le livre après Gutenberg hérite des structures fondamentales du *codex* (y compris l'éventuelle insertion d'illustrations), le texte électronique hérite du livre après Gutenberg, dans la mesure au moins où il reproduit pagination, indexation, divisions en paragraphes, chapitres, texte, paratexte, notes, annexes, etc. Dans le cas particulier de la science-fiction (chapitre 7), on constate, par ailleurs, la fréquence accrue des prolongements ou des adaptations audio-visuels (bandes dessinées, cinéma, télévision). Quant aux livres à usage explicitement didactique (à commencer par les livres pratiques), la révolution numérique les modifie en y incluant l'image et le son : « Pour la première fois, dans le même support, le texte, l'image et le son peuvent être conservés et communiqués. Immédiatement toute réalité du monde sensible peut être appréhendée à travers différentes figures de sa description, de sa représentation ou de sa présence. Il y a là une puissance électronique pour le projet encyclopédique »<sup>38</sup>. Dans le cas particulier des humanités et des sciences sociales, on peut supposer que le livre numérique leur est particulièrement adapté à la fois pour des raisons économiques (le coût de publication est élevé et le lectorat limité), mais aussi parce que l'édition numérique ouvre la possibilité d'un nombre illimité d'appendices et de bases de données (bibliographie, historiographie, iconographie). Mais y a-t-il là une « révolution » ? « Les prétendus hyperliens peuvent n'être qu'une forme élaborée de notes de bas de page », note Robert Darnton<sup>39</sup> et l'hypothèse de lecteurs numériques qui privilégieraient dans leur lecture les notes de bas de page et les annexes<sup>40</sup> semble pour le moins hasardeuse... Roger Chartier considérant que les livres électroniques devraient permettre d'organiser de manière nouvelle « la relation entre la démonstration et les sources, l'organisation de l'argumentation, les critères de la preuve, ou le

---

<sup>37</sup> Plus prosaïquement, Primo Levi n'excluait pas que « le nouvel instrument exerce une subtile influence sur le style ; autrefois, la nécessité de graver les lettres une à une au marteau et au burin contraignait à la concision, au style lapidaire, l'effort s'est réduit petit à petit, et maintenant, il est quasi inexistant » (Primo Levi et Tullio Regge, *Dialogo*, Milano, Edizioni di Comunità, 1984, p. 53). Dans la même perspective, Raffaele Simone remarque que la possibilité (liée à l'écriture numérique) de le corriger sans effort peut modifier le processus d'élaboration de l'écrit (d'*ex-ante* à *ex-post*) (*Pris dans la toile. L'esprit aux temps du web*, Paris, Éditions Gallimard, 2012, p. 152).

<sup>38</sup> Roger Chartier, *Le livre en révolutions*, *op. cit.*, p. 134 « L'encyclopédie est en concordance avec la révolution électronique, bien davantage que d'autres types de textes dont on peut penser qu'ils resteront liés à la communication par le livre imprimé et aux gestes qu'il suppose » (*Ibid.*, p. 137). En 2102, *l'Encyclopædia Universalis* bascule ainsi intégralement vers le numérique...

<sup>39</sup> Robert Darnton, *Apologie du livre*, *op. cit.*, p. 174.

<sup>40</sup> « Le lecteur peut consulter lui-même les documents qui sont l'objet ou les matériaux de la recherche », écrit Roger Chartier (« La mort du lecteur ? », *art. cit.*, p. 250).

rapport avec leurs lecteurs »<sup>41</sup> va jusqu'à évoquer la possibilité d'« une mutation épistémologique fondamentale »<sup>42</sup> : l'auteur, écrit-il, peut désormais « développer son argumentation selon une logique qui n'est plus nécessairement linéaire et déductive, mais ouverte, éclatée et relationnelle »<sup>43</sup>. La perspective est vertigineuse, mais on voit mal en quoi la multiplication des notes et des annexes dans la publication modifie quoi que ce soit à la logique argumentative...

En définitive, la transformation la plus visible qu'induit la « révolution numérique » dans la production des textes, est sans doute celle qui permet d'insérer dans le texte (dans la presse en ligne, les livres pratiques, les encyclopédies) des illustrations visuelles et/ou sonores. On peut y voir l'avènement d'une « hyperlecture » : « l'hypertexte et l'hyperlecture qu'il suppose et produit transforment les relations possibles entre les images, les sons et les textes associés de manière non linéaire par les connexions électroniques ainsi que les liaisons pensables et réalisables entre des textes fluides dans leurs contours et en nombre virtuellement illimité », écrit ainsi Roger Chartier<sup>44</sup>. Mais, outre qu'il s'agit plutôt d'une continuité que d'une rupture, on peut y voir, plus trivialement, comme le suggère Armando Petrucci<sup>45</sup>, une extension de la « culture audiovisuelle », sinon une substitution progressive du texte par l'audiovisuel : on y reviendra *in fine*.

### *L'apothéose de l'espace public*

De même que l'imprimerie élargit virtuellement le cercle de la diffusion du livre en réduisant spectaculairement le temps et le coût de sa production, la « révolution numérique » semble permettre son extension immédiate à l'ensemble de l'humanité. Avec le texte électronique, le rêve toujours inachevé de la bibliothèque universelle, de « l'universelle disponibilité de tous les textes jamais écrits, de tous les livres jamais publiés »<sup>46</sup> sans que tous les textes soient réunis dans un même lieu<sup>47</sup>, devient pensable (sinon possible). La création par *Google* d'une méga-bibliothèque obtenue à partir de la numérisation des millions de livres conservés dans les fonds de dizaines de bibliothèques de recherche semble mettre à portée de main l'idéal des Lumières de la démocratisation du savoir (sites gratuits en libre accès). De même que la révolution de Gutenberg autorisait Kant à penser que chacun pouvait être désormais lecteur et auteur et participer à la construction d'un espace d'échange critique des idées et des opinions<sup>48</sup>, la « révolution numérique » permet virtuellement une nouvelle extension de la démocratisation de la critique et de l'espace public, en les dotant d'un

---

<sup>41</sup> Roger Chartier, « La mort du lecteur ? », *art. cit.*, p. 250.

<sup>42</sup> *Ibid.*, p. 250.

<sup>43</sup> *Ibid.*, p. 250.

<sup>44</sup> *Ibid.*, p. 251.

<sup>45</sup> Armando Petrucci, « Lire pour lire. Un avenir pour la lecture », in Guglielmo Cavallo et Roger Chartier (dir.), *Histoire de la lecture dans le monde occidental*, Paris, Editions du Seuil, 1997.

<sup>46</sup> Roger Chartier, « La mort du lecteur ? », *art. cit.*, p. 253.

<sup>47</sup> « Le lieu du texte et celui du lecteur peuvent être désormais disjoints », note Roger Chartier (*Le livre en révolutions, op. cit.*, p. 119).

<sup>48</sup> Kant, « Qu'est-ce que les Lumières ? », in *Vers la paix perpétuelle, Que signifie s'orienter dans la pensée. Qu'est-ce que les Lumières ? et autres textes*, Paris, Flammarion, 1991 [1784], p. 41-51.

support matériel et technique<sup>49</sup> : « La production de jugements personnels, l'activité critique se trouvent mises à la portée de tout un chacun »<sup>50</sup>, « comme le projet des Lumières, [l'écrit électronique] dessine un espace public idéal où comme le pensait Kant peut et doit se déployer librement, sans restrictions ni exclusives, l'usage public de la raison »<sup>51</sup>, écrit ainsi Roger Chartier. L'annonce de cette apothéose de l'espace public appelle néanmoins quelques réserves.

1°) Outre le risque de submersion sous l'information (d'où la nécessité absolue du tri)<sup>52</sup> et le problème de la conservation des textes numériques<sup>53</sup>, la « révolution numérique » pose le problème des usages possibles de ces gisements de « contenus » prêts à être exploités, comme l'écrit François Bon, par des « forces économiques géantes dont la littérature n'est certes pas la motivation première »<sup>54</sup> et « dont l'art et la civilisation sont moins la préoccupation que la bourse et la domination »<sup>55</sup> : « Il serait naïf d'identifier la Toile aux Lumières », note Robert Darnton<sup>56</sup>. La mainmise et le contrôle des plus puissantes entreprises multimédias sur les bases de données informatiques et sur la production ou la circulation de l'information crée, en effet, les conditions de l'exercice d'un monopole sur l'information et le patrimoine textuel<sup>57</sup>. Les plus puissantes des entreprises multimédia sont alors en mesure de déterminer « l'offre de lecture, l'offre de communication et l'offre d'information »<sup>58</sup> et *Google* préfigure un monopole d'un genre nouveau, potentiellement plus puissant que tous ceux qui avaient existé auparavant : un monopole de l'accès à l'information<sup>59</sup>. On peut alors imaginer que ce monopole ne publie plus désormais que des livres rentables : manuels de remise en forme, guides pratiques, *instant books* et *best-sellers* potentiels d'auteurs aux noms connus<sup>60</sup>. Mais, on peut craindre aussi que ce monopole aboutisse, ce faisant, à l'inculcation d'« une liste d'œuvres ou d'auteurs proposée comme norme, comme modèle »<sup>61</sup>. C'est

---

<sup>49</sup> « Ce qui était permis autrefois uniquement par la communication manuscrite ou la circulation des imprimés trouve aujourd'hui un support autrement puissant avec le texte électronique », écrit Roger Chartier (*Le livre en révolutions, op. cit.*, p. 134).

<sup>50</sup> Via les blogs, forums sociaux, sites de chat, sites Internet, journaux en ligne, etc. (Roger Chartier, *Le livre en révolutions, op. cit.*, p. 18).

<sup>51</sup> Roger Chartier, « La mort du lecteur ? », art. cit., p. 253.

<sup>52</sup> « Ce que la grande édition est en train d'introduire depuis quelque temps sur le marché du livre est une forme de trouble, né de l'absence de tout critère de sélection », note ainsi Armando Petrucci (« Lire pour lire. Un avenir pour la lecture », art. cit., p. 413).

<sup>53</sup> Cf. Robert Darnton, *Apologie du livre, op. cit.*, p. 143-164.

<sup>54</sup> François Bon, *Après le livre, op. cit.*, p. 104.

<sup>55</sup> *Ibid.*, p. 8.

<sup>56</sup> Robert Darnton, *Apologie du livre, op. cit.*, p. 119.

<sup>57</sup> Ainsi s'avise-t-on aujourd'hui de la possibilité inégalée de surveillance des communications (cf. Robert Darnton, *De la censure. Essai d'histoire comparée*, Paris, Éditions Gallimard, 2014) et de la marchandisation des données collectées au fil de la numérisation de la vie quotidienne.

<sup>58</sup> Roger Chartier, *Le livre en révolutions, op. cit.*, p. 146.

<sup>59</sup> Robert Darnton, *Apologie du livre, op. cit.*, p. 129.

<sup>60</sup> *Ibid.*, p. 169.

<sup>61</sup> La lecture, avant l'âge de la télévision, était, selon Armando Petrucci, « le meilleur véhicule de la diffusion des valeurs et des idéologies, et donc le plus facilement régulable une fois qu'on aurait réussi à contrôler les processus de production, et surtout de distribution et de conservation des textes ». Pour que ce contrôle fonctionne « il suffit que les lectures du public à alphabétiser et à éduquer (donc à endoctriner) soient autoritairement dirigées vers un corpus d'œuvres déterminées » (Armando Petrucci, « Lire pour lire. Un avenir pour la lecture », art. cit., p. 405).

dire que numérisation n'est pas synonyme de démocratisation : « Nous devons numériser, écrit Robert Darnton, mais surtout démocratiser en assurant un libre accès à notre héritage culturel »<sup>62</sup>.

2°) À supposer que la « révolution numérique » crée les bases matérielles de la constitution d'un public universel, elle reste sans effet perceptible à ce jour sur les obstacles proprement sociaux à la réalisation de l'universel. Obstacles linguistiques : « aucun lecteur [...] ne pourra jamais maîtriser la totalité des langues écrites nécessaire à l'accès à l'universel du patrimoine écrit », note ainsi Roger Chartier<sup>63</sup>. Domination culturelle internationale : l'essentiel de la production et de la circulation des livres et des quotidiens se situe dans les pays qui sont à la fois les plus alphabétisés et les plus puissants du point de vue économique<sup>64</sup>. Domination culturelle au sein-même des espaces nationaux : la « révolution numérique » ne change rien à la distribution des pratiques de lecture en fonction du capital culturel détenu<sup>65</sup>. Autant d'obstacles apparemment infranchissables, fût-ce à moyen terme.

3°) De même que classements et hiérarchie sont indissociables de l'imprimé, tout porte à croire qu'ils ne le sont pas moins du numérique et que « ce monde-là va lui aussi se fragmenter selon des processus de distinction ou de divulgation »<sup>66</sup>. La résurrection de l'ancienne « République des Lettres » semble plus vraisemblable que le rêve d'« une construction collective de la connaissance par l'échange des savoirs, des expertises et des sagesses »<sup>67</sup>. On peut même supposer que la « révolution numérique », qui peut sembler a priori universelle, puisse approfondir et non réduire les inégalités en instaurant une « fracture numérique » : « Séparation grandissante entre ceux qui pratiquent les outils réseau et ceux qui s'en tiennent à distance »<sup>68</sup>.

4°) « L'échange Web n'est pas en soi gage de supériorité, pas plus ni moins que les paroles qu'on entend dans la rue, les couloirs : mais comment nier qu'il constitue une nouvelle *agora* ? Jamais l'intelligence n'a été si collective, depuis que la discussion à distance s'établit d'une chiquenaude », s'enthousiasme François Bon<sup>69</sup>. On peut voir, en effet, dans l'extension prise par le courrier des lecteurs ou dans les invitations à cliquer sur des étoiles (remue.net, Babelio, etc.) une extension de l'espace public<sup>70</sup>. Mais on peut y voir aussi une simple extension des « univers de consolation » : « simili-champ littéraire » ouvert aux écrivains et critiques amateurs<sup>71</sup>, « simili-champ médiatique » ouvert aux journalistes amateurs, « simili-champ intellectuel » ouvert aux modernes

---

<sup>62</sup> Robert Darnton, *Apologie du livre*, op. cit., p. 120.

<sup>63</sup> Roger Chartier, *Le livre en révolutions*, op. cit., p. 139.

<sup>64</sup> Sur « l'américanisation » du monde occidental, cf. Pierre Bourdieu et Loïc Wacquant, « Sur les ruses de la raison impérialiste », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 121-122, mars 1998, p. 109-118.

<sup>65</sup> Olivier Donnat, *Les pratiques culturelles des Français à l'ère du numérique. Enquête 2008*, op. cit.

<sup>66</sup> Roger Chartier, *Le livre en révolutions*, op. cit., p. 139.

<sup>67</sup> Roger Chartier, « La mort du lecteur ? », art. cit., p. 254. À cet égard, on peut se demander ce que l'utopie d'un espace public démocratique doit aux projections ethnocentriques de communautés savantes créées autour de revues scientifiques qui n'ont pas d'autre existence qu'électronique et où les auteurs sont aussi éditeurs, diffuseurs et lecteurs.

<sup>68</sup> François Bon, *Après le livre*, op. cit., p. 197.

<sup>69</sup> *Ibid.*, p. 163.

<sup>70</sup> « Sous chaque article la possibilité offerte de réagir, compléter », relève François Bon (*ibid.*, p. 256).

<sup>71</sup> Claude F. Poliak, *Aux frontières du champ littéraire. Sociologie des écrivains amateurs*, Paris, Éditions Economica, 2006.

« Rousseau des ruisseaux » dont parle Robert Darnton<sup>72</sup> ou encore « simili-champ politique » ouvert aux politiques amateurs<sup>73</sup>. Et, à supposer que l'usage du texte électronique se généralise, on peut même faire l'hypothèse inverse d'un repli accentué des lecteurs dans l'espace privé<sup>74</sup> et, de ce fait, d'une dissolution accélérée de l'espace public.

### La lecture numérique : continuités et discontinuités

« Notre monde produit aujourd'hui, pour des raisons très diverses, une quantité d'écrits beaucoup plus importante qu'en 1900 ou 1950 et que tout ce qu'ont connu les siècles passés », rappelle Armando Petrucci. Et il semble pour le moins improbable que cette activité, essentielle à la bureaucratie, à l'information, à la production, etc., puisse cesser d'exister. Or, « aussi longtemps qu'on produira des textes écrits (sous une forme ou sous une autre), l'activité complémentaire, la lecture, continuera d'être pratiquée, au moins par une portion (grande ou petite de la population du globe) »<sup>75</sup>. Mais comment cerner les incidences de la révolution numérique sur les pratiques de lecture, « l'élément le plus fondamental et le plus mystérieux du processus de communication » selon Robert Darnton<sup>76</sup> ?

De façon générale, l'appropriation d'un texte dépend non seulement du texte lu, mais aussi du lecteur, de ses compétences et pratiques et peut-être également de la forme dans laquelle il rencontre le texte lu<sup>77</sup>. Mais l'appropriation d'un texte dépend également des usages que le lecteur en fait (ou en attend)<sup>78</sup> et auxquels les textes lus se prêtent inégalement<sup>79</sup> : « usage de divertissement » (lire pour s'évader), « usage didactique » (lire pour apprendre), « usage éthique »

---

<sup>72</sup> Robert Darnton, *Bohème littéraire et révolution. Le monde des livres au XVIII<sup>ème</sup> siècle*, Paris, Hautes Études, Gallimard, Le Seuil, 1983.

<sup>73</sup> Claude Poliak, « Attac. Aux frontières du champ politique », in Bertrand Geay et Laurent Willemez (dir.), *Pour une gauche de gauche*, Broissieux, Éditions du Croquant, 2008, p. 75-90. Depuis les « printemps arabes », on célèbre avec enthousiasme une extension du « répertoire d'action politique » parallèle (« révolutions 2.0 ») à celle des technologies de l'information et la communication (TIC) (cf. à cet égard l'enquête de Jean-Marc Salmon, « Numérisation et soulèvement. Une enquête en Tunisie », *Mouvements*, n° 79, automne 2014, « (Contre-)pouvoirs du numérique », p. 28-37).

<sup>74</sup> « La relation privée au texte risque d'être soustraite à toute forme d'espace communautaire », écrit Roger Chartier (*Le livre en révolutions*, *op. cit.*, p. 144).

<sup>75</sup> Armando Petrucci, « Lire pour lire. Un avenir pour la lecture », *art. cit.*, p. 401.

<sup>76</sup> Robert Darnton, *Apologie du livre*, *op. cit.*, p. 15.

<sup>77</sup> Les appropriations des textes, quels qu'ils soient, dépendent non seulement des effets de sens visés par les textes et des compétences et des attentes de chaque lecteur ou de la « communauté de lecteurs » ou « communauté d'interprétation », enracinée dans la différence sociale et culturelle, dont il relève (cf. Gérard Mauger, « Écrits, lecteurs, lectures », *Genèses* n° 34, mars 1999, p. 144-161).

<sup>78</sup> Le classement ordinaire des usages distingue « lecture d'étude » et « lecture de loisir », « lire pour apprendre », « pour se souvenir », « pour se former » et « lire pour se divertir » « pour passer le temps » ou encore « lire pour lire »...

<sup>79</sup> Au classement en dix catégories mis au point en 1876 par Melvil Dewey aux États-Unis et aujourd'hui encore le plus répandu (0 dictionnaires et encyclopédies, 1 philosophie, 2 religion, 3 sciences sociales, 4 sciences du langage, 5 sciences exactes, 6 sciences appliquées, techniques, 7 arts, jeux, sports, 8 littérature, 9 géographie, histoire), on peut faire correspondre des types d'usages privilégiés.

(lire pour savoir comment se conduire) et « usage esthétique » (lire pour lire)<sup>80</sup>. À cet égard, on voit mal en quoi le changement de support des textes serait susceptible de modifier l'inventaire de leurs usages (en supprimant tel ou tel d'entre eux ou en introduisant tel ou tel autre). Si changement il y a, il ne peut guère que renforcer, réduire ou infléchir tel ou tel usage qui lui préexiste... De façon générale, l'histoire du livre incite à la retenue prophétique en matière de pratiques de lecture : « Les mutations dans l'ordre des pratiques sont souvent plus lentes que les révolutions des techniques et toujours en décalage par rapport à celles-ci. De nouvelles manières de lire n'ont pas découlé immédiatement de l'invention du *codex*, ni de celle de l'imprimerie », note ainsi Roger Chartier<sup>81</sup>. Elle invite également à se méfier de la détermination en dernière instance par « l'état des forces productives » : « Il n'y a pas de déterminisme technique, qui inscrirait dans les appareils eux-mêmes une signification obligée et unique »<sup>82</sup>.

### *Agréments et inconvénients de l'écrit numérique*

Plus prosaïquement, l'enquête permet d'abord d'établir un inventaire des agréments et des inconvénients que les grands lecteurs attribuent au texte numérique<sup>83</sup>. La numérisation des textes permet leur acquisition instantanée (et, dans certains cas, un accès gratuit), des capacités de stockage (et de transport) illimitées sans encombrement : « La bibliothèque numérique n'a pas d'autre espace que son propre défilement sur l'écran »<sup>84</sup>. C'est ainsi que la lecture numérique, confrontée à l'absence du repérage associé à l'épaisseur du livre imprimé, découvre que « l'épaisseur était une dimension de l'œuvre littéraire »<sup>85</sup>. En ce qui concerne les inconvénients, le foisonnement des sollicitations propres à l'univers numérique et les interruptions qu'elles provoquent ne favorisent évidemment pas la concentration (et, en particulier, l'implication cognitive nécessaire à la « lecture d'évasion »). De façon générale, ces sollicitations et la fragmentation de l'attention qu'elles provoquent, conduisent les usagers intensifs à s'interroger sur différentes formes d'« addiction paresseuse » et sur le caractère chronophage d'Internet. Par ailleurs, dans la mesure où, si étendue soit-elle, une bibliothèque numérique se prête mal à la mise en scène et à la vision synoptique du capital culturel accumulé, il semble que l'écrit numérique n'ait jamais la valeur accordée au capital culturel à l'état objectivé.

### *La lecture en hausse ?*

On peut s'interroger ensuite sur d'éventuelles incidences quantitatives sur les pratiques de lecture de la « révolution numérique ». La crainte de la prolifération des lectures incontrôlées et de

---

<sup>80</sup> La mise en relation de catégories de textes et de catégories de lecteurs passe par la mise en évidence d'usages sociaux de la lecture (cf. Gérard Mauger et Claude Poliak, « Les usages sociaux de la lecture », *art. cit.*).

<sup>81</sup> Roger Chartier, « La mort du lecteur ? », *art. cit.*, p. 251.

<sup>82</sup> *Ibid.*, p. 256.

<sup>83</sup> Cf. Chapitre 6.

<sup>84</sup> François Bon, *Après le livre*, *op. cit.*, p. 47

<sup>85</sup> *Ibid.*, p. 26.

la multiplication des lecteurs incontrôlables<sup>86</sup> a, depuis longtemps, cédé la place à la déploration de la « baisse de la lecture »<sup>87</sup>. La comparaison des données statistiques recueillies par les enquêtes sur les pratiques culturelles des Français a convaincu, sinon du recul du pourcentage de lecteurs, du moins de la diminution de la proportion de forts lecteurs dans chaque classe d'âge et, en particulier, dans la tranche des 18-25 ans<sup>88</sup>. Mais, dans la mesure où cette baisse tendancielle des pratiques de lecture est antérieure à la « révolution numérique », il semble difficile de la lui imputer. On peut, d'ailleurs, lui attribuer, à l'inverse, une extension des pratiques de lecture<sup>89</sup>. Selon Roger Chartier, « jamais aucune société n'a lu autant, jamais on a autant publié de livres (même si les tirages ont tendance à baisser), jamais il n'y a eu autant de matériel écrit disponible à travers les kiosques ou les marchands de journaux, et jamais on a autant lu du fait de la présence des écrans »<sup>90</sup>. En fait, la question des variations quantitatives des pratiques de lecture soulève celle de leur mesure : quels textes comptabilise-t-on dans les pratiques de lecture ? De façon générale, « ceux qui sont désignés comme non-lecteurs lisent, mais autre chose que ce que le canon scolaire définit comme une lecture légitime » : « De multiples matériaux sont lus par ceux qui déclarent ne jamais lire », constate Roger Chartier qui fait allusion aux « pratiques infinies, disséminées et multiples qui s'emparent de multiples matériaux imprimés et écrits, tout au long d'une journée ou d'une existence »<sup>91</sup>. Or, la banalisation du numérique, induit celle des textes « sans qualités » (des *emails* aux *tweets*), donc aussi celle des « lectures sauvages » (et non comptabilisées) qui s'attachent à ces écrits à faible légitimité culturelle. L'hypothèse d'une extension des pratiques de lecture induite par la « révolution numérique » conduit également à s'interroger sur leur éventuelle « démocratisation » : une sociologie des lecteurs numériques devrait non seulement mesurer des changements quantitatifs, mais aussi identifier des « communautés de lecteurs » dont la fragmentation résulterait des divisions entre les classes, des clivages entre les sexes et les générations (liés à l'apprentissage plus ou moins

---

<sup>86</sup> Anne-Marie Chartier et Jean Hébrard, *Discours sur la lecture (1880-2000)*, Paris, BPI Centre Pompidou, Fayard, 2000.

<sup>87</sup> Gérard Mauger, « La lecture en baisse. Quatre hypothèses », *op. cit.* Selon Layla Ricoch et Benoit Roumier, « le temps consacré par les Français à la lecture de livres et de journaux (y compris sur Internet) a diminué d'un tiers depuis 1986 pour atteindre dix-huit minutes par jour en moyenne en 2010 (« Depuis 11 ans, moins de tâches ménagères, plus d'Internet », *INSEE Première*, 1377, novembre 2011). De façon générale, on peut rendre compte de la baisse des pratiques de lecture littéraire par la place prise par les mathématiques dans la définition de l'excellence scolaire et par celle de l'audiovisuel (cinéma, télévision, vidéos, jeux vidéo) dans la quête de « divertissement » (sur la notion de « divertissement », cf. Gérard Mauger et Claude Poliak, « Les usages sociaux de la lecture », art. cit.).

<sup>88</sup> Cf. Olivier Donnat et Denis Courgeau, *Pratiques culturelles des Français, 1973-1989*, ministère de la Culture et de la Communication, La Découverte-La Documentation française, Paris, 1990.

<sup>89</sup> Comme avec l'apparition du *Livre de Poche*, on peut s'interroger sur les incidences de la baisse des prix (sinon de la gratuité) associée au numérique sur les pratiques de lecture. Toutefois, si la lecture sur fichiers numériques a atteint 27 % aux États-Unis en 2013 et 17 % en Grande-Bretagne, elle n'est que de 2 % en France (selon Jean-Yves Mollier, « La troisième révolution des manières de lire », *L'Humanité*, 28/2/2014). Selon Françoise Benhamou, le livre numérique représente 3 % du chiffre d'affaires en Italie et en France et 4 à 5 % des ventes en exemplaires (*Le livre à l'heure numérique*, *op. cit.*, p. 19). Selon Hervé Bienvault, « ce sont les lecteurs de *mass-market paper backs* (livres de poche de basse qualité) qui ont commencé à adopter le *Kindle*, une clientèle de gros lecteurs qui ne souhaitent pas forcément conserver les livres qu'ils lisent. Le secteur de la littérature sentimentale, science-fiction, *fantasy*, polar, *thriller* sont les plus concernés, les plus plébiscités dans l'univers numérique » (« De la lecture numérique », in Olivier Bessard-Banquy (dir.), *Les mutations de la lecture*, Bordeaux, Presses Universitaires de Bordeaux, 2012, p. 176). Sur ce sujet, cf. Chapitre 7.

<sup>90</sup> Roger Chartier, « Le livre : son passé, son avenir », propos recueillis par Ivan Jablonka, *lavedesidées.fr*, 29/9/2008.

<sup>91</sup> Roger Chartier, *Le livre en révolutions*, *op. cit.*, p. 103-104.

précoce du support électronique), des processus d'apprentissage différents, des scolarités plus ou moins longues, des maîtrises de la culture écrite plus ou moins assurées.

### *Une lecture segmentée*

Selon Armando Petrucci, la « culture audiovisuelle » a inculqué la pratique du « *zapping* » : « Le *zapping* est un instrument individuel de consommation et de création audiovisuelles absolument nouveau. À travers lui, le consommateur de culture médiatique s'est habitué à recevoir un message composé de fragments non homogènes, et surtout, privé de "sens". [...] Cette pratique médiatique de plus en plus répandue est exactement le contraire de la lecture entendue dans son sens traditionnel, linéaire et progressive, mais elle se rapproche de la lecture transversale, cavalière, interrompue, tantôt lente, tantôt rapide, qui est celle des lecteurs déculturés [...] La pratique du *zapping* et les feuilletons télévisés qui durent depuis plusieurs années ont forgé des lecteurs potentiels qui non seulement sont dépourvus de "canon" et d'"ordre de la lecture", mais qui n'ont pas non plus acquis le respect, traditionnel chez le lecteur de livres, de l'ordre du texte, lequel comporte un début et une fin et doit donc être lu selon une séquence précise établie par d'autres »<sup>92</sup>. Il est vrai que la critique d'Armando Petrucci ne vise pas tant les effets de la « révolution numérique » que ceux de la « révolution audiovisuelle » (radio, cinéma, télévision) qui aurait produit des lecteurs distraits, désinvoltes, désordonnés, indifférents à la cohérence logique ou chronologique du texte parcouru ou survolé plutôt que lu<sup>93</sup>. Mais, dans la mesure où la « révolution numérique » étend à l'écrit la « révolution audiovisuelle », elle ne peut que contribuer à l'institutionnalisation du « *zapping* ». « Lire sur écran serait une régression, parce qu'autorisant ce *zapping* permanent, la lecture balayage, et que nous ne saurions plus prendre le temps et l'écart nécessaires à la lecture dense ? », s'interroge ainsi François Bon<sup>94</sup>. La pratique du « *zapping* » marque-t-elle une rupture par rapport aux pratiques de lecture antérieures à la « révolution numérique » ?

À supposer que, comme l'écrit Roger Chartier, « la lecture face à l'écran » puisse être toujours définie (indépendamment du lecteur, du texte lu, des usages attendus) comme « une lecture discontinue, segmentée, attachée au fragment plus qu'à la totalité », apparentée au « braconnage » selon Michel de Certeau<sup>95</sup>, on voit mal en quoi elle se distingue nécessairement de la lecture de *codex* qui, note-t-il, « invite à feuilleter les textes [...], à comparer différents passages [...], à extraire

---

<sup>92</sup> Armando Petrucci, « Lire pour lire. Un avenir pour la lecture », art. cit., p. 420. Dans la même perspective, Raffaele Simone écrit : « À la fin du XXe siècle, nous sommes graduellement passés d'une situation où la connaissance complexe ne s'acquerrait qu'à travers le livre et l'écriture (c'est-à-dire par l'intermédiaire de l'œil et de la vision alphabétique ou, si l'on préfère, de l'intelligence séquentielle) à une situation où l'on acquiert aussi - et pour certains de manière essentielle - par l'ouïe (c'est-à-dire par l'oreille) ou la vision non alphabétique (qui est une modalité spécifique de l'œil) » (*Pris dans la toile, op. cit.*, p. 60).

<sup>93</sup> En ce qui concerne la lecture numérique, Nicholas Carr, auteur de l'article « Is Google Making Us Stupid ? » (*The Atlantic*, 1/7/2008) écrit : « Quand nous surfons, nous entrons dans un environnement qui pousse à la lecture en diagonale, à une pensée pressée et distraite, et à un apprentissage superficiel » (cit. in François Benhamou, *Le livre à l'heure numérique, op. cit.*, p. 53).

<sup>94</sup> François Bon, *Après le livre, op. cit.*, p. 129.

<sup>95</sup> Michel de Certeau, *L'invention du quotidien, op. cit.*

et copier citations et sentences »<sup>96</sup>. En fait, il semble que la lecture discontinue, supposée propre à l'ère du *zapping* numérique, s'apparente plus à la reconduction (et peut-être l'extension) d'une pratique antérieure qu'à une pratique inédite. Au début de l'ère moderne, en un temps où lecture et écriture étaient inséparables et où le recueil de citations atteignit son apogée à la fin de la Renaissance, note Robert Darnton, les Anglais « lisaient par à-coups et sautaient d'un livre à l'autre », « à la différence des lecteurs modernes, qui suivent le mouvement d'un récit du début à la fin (sauf s'ils sont nés avec le numérique et cliquent à travers les textes sur des machines) »<sup>97</sup>.

En fait, on peut supposer, que la continuité/discontinuité de la pratique de lecture (« lecture séquentielle »/« lecture segmentaire »<sup>98</sup>), dépend plus du genre de texte lu ou, plus précisément, du type d'usage associé à la lecture<sup>99</sup>, que du support de l'écrit. À l'évidence, le roman et « l'évasion » qui lui est associée, se prêtent mal, aujourd'hui comme hier et quel que soit le support de l'écrit, à une lecture trop discontinue. À l'inverse, la lecture de la presse ou de livres pratiques<sup>100</sup>, à des fins didactiques, peut s'accommoder, au moins dans un premier temps, d'une lecture « *zapping* ». Ainsi, le libre accès à un vaste répertoire de la presse nationale et étrangère autorise le lecteur sur écran à composer sa propre revue de presse et, ce faisant, à cultiver l'illusion d'avoir « l'objectivité à portée de main » : « chacun se compose pour soi-même un magazine à renouvellement permanent, fait de sources multiples », chacun fabrique pour son propre compte « de façon critique et "découvreuse", son propre outil de l'ancestrale curiosité », écrit François Bon<sup>101</sup>. En ce qui concerne la lecture à usage exclusivement didactique d'ouvrages scientifiques, on peut supposer, avec Robert Darnton, que la forme numérique encourage, plus qu'elle n'invente, la lecture à plusieurs niveaux qu'il associe aux « hypertextes » : elle « inciterait à un genre nouveau de lecture, écrit-il, certains lecteurs se contentant d'un rapide parcours du récit supérieur, d'autres désirant lire verticalement et suivre certains thèmes de plus en plus profondément dans la documentation et les essais complémentaires. Un troisième groupe de lecteurs naviguerait dans des directions inattendues en quête de connexions qui répondent à leurs propres intérêts ou remanierait les matériaux pour les organiser à leur façon. [...] L'écran d'ordinateur serait utilisé pour sélectionner et chercher des informations, alors que la lecture intensive et longue recourrait au *codex* conventionnel »<sup>102</sup>. On peut s'interroger, là encore, sur la nouveauté prêtée à ce genre de lecture encouragé sinon suscité par la « révolution numérique ». Les trois niveaux de lecture distingués par Robert Darnton recouvrent en fait trois pratiques usuelles : l'une privilégie la lecture du texte, l'autre celle des notes et des annexes, la troisième celle de la bibliographie... En ce qui concerne, enfin, la quête d'une ligne de conduite (« usage éthique »), elle va souvent de pair, aujourd'hui comme hier, avec le « *zapping* » et le recueil de citations ou de morceaux choisis (du catéchisme au *Petit Livre Rouge*) : comme le montre Robert Darnton, le recueil de citations dans l'Angleterre de la Renaissance, ne visait ni « le divertissement »

---

<sup>96</sup> Roger Chartier, *Écouter les morts avec les yeux*, op. cit., p. 21. Toutefois, la lecture numérique ne perçoit pas immédiatement « les limites et la cohérence du corpus dont ils sont des extraits » (*ibid.*, p. 21-22).

<sup>97</sup> Robert Darnton, *Apologie du livre*, op. cit., p. 21-45.

<sup>98</sup> *Ibid.*, p. 44. Françoise Benhamou évoque une « lecture nomade, axée sur la consultation, séquentielle, fractionnée, prédatrice, cosmopolite, exploratoire » (*Le livre à l'heure numérique*, op. cit., p. 49).

<sup>99</sup> Gérard Mauger et Claude F. Poliak, « Les usages sociaux de la lecture », art. cit.

<sup>100</sup> Jacques Defrance, *Quand lire, c'est faire... Lectures de conseils pratiques*, Paris, CSU, 1996.

<sup>101</sup> François Bon, *Après le livre*, op. cit., p. 84, p. 87.

<sup>102</sup> Robert Darnton, *Apologie du livre*, op. cit., p. 175.

(usage « d'évasion »), ni même l'érudition (usage « didactique »), il s'agissait de trouver des repères en ces temps tumultueux, de « lire pour agir »<sup>103</sup> (usage « éthique »).

Faut-il renoncer à la « lecture dense » associée au support papier et s'initier à la « lecture rapide » qu'impliquerait le texte numérique ?, s'interroge François Bon. « La relation dense, mais univoque que nous avons à la lecture, saurons-nous la transporter sur l'écran, ou s'agit-il de nous ouvrir, nous lecteur, à une expérience basée sur d'autres perceptions ? Sur l'écran, plusieurs fenêtres ouvertes simultanément, plusieurs tâches qui se prolongent et s'effectuent ensemble. Mais, lisant un livre imprimé, ne le quittons-nous pas aussi à notre gré pour rêverie, note ou conversation, de même que sur la tablette on jette un œil aux derniers messages à la coupure du chapitre ? La lecture dense est un apprentissage long et collectif. La lecture-écran est plus soumise à la tentation - c'est comme la gourmandise. Quel risque pour la pensée et l'écriture ? », écrit-il<sup>104</sup>. Converti avant la « révolution numérique » à la « lecture segmentée », Hans Magnus Enzensberger revendique « le droit de feuilleter le livre d'un bout à l'autre, d'en sauter des passages entiers, de lire les phrases tout de travers, de les déformer, de les recomposer, de les entrelacer et de les améliorer de toutes sortes d'associations, d'en tirer des conclusions que le texte ignore, d'enrager ou de se réjouir à sa lecture, de l'oublier, d'en faire un plagiat, et même de jeter le livre dans un coin »<sup>105</sup>. Cette « lecture postmoderne » se présente, selon Armando Petrucci, « comme "anarchique, égoïste, égocentrique", reposant sur un unique impératif : "Je lis ce que je veux" », revendique le droit de ne pas être « snob », de refuser légitimement tout conditionnement, toute recommandation extérieure, l'objectif de « simple divertissement » et une conception du livre comme « objet d'usage immédiat, à consommer et à perdre, voire à jeter à peine lu »<sup>106</sup>. Plutôt que d'annoncer la substitution d'une manière de lire à une autre, il semble prudent, là encore, d'admettre la coexistence de différentes modalités de la lecture « sur écran » ou « sur papier » : « intensive » ou « extensive », « rapide » ou « dense », elle dépend évidemment du lecteur, mais aussi du texte lu et de l'usage attendu (ces modalités distinctes de la lecture étant susceptibles de cohabiter chez un même lecteur et indépendamment du support).

### *Une lecture désorientée*

« Réflexion spécialisée ou information générale, document précis ou rareté esthétique, ce dont nous avons besoin, c'est le Web qui nous y donne accès, de plus en plus exclusivement », constate François Bon<sup>107</sup>. « Comment [alors] se référer à notre exigüe bibliothèque personnelle quand le cadre même qui nous sert d'écritoire donne accès à bien plus vaste ? », s'interroge-t-il<sup>108</sup>. Certes, la prolifération textuelle préexiste à la « révolution numérique », mais elle la démultiplie : « Notre bibliothèque est plus large que notre mémoire. C'était déjà le cas pour les livres que nous possédons

---

<sup>103</sup> *Ibid.*, p. 41.

<sup>104</sup> François Bon, *Après le livre*, *op. cit.*, p. 145.

<sup>105</sup> Cit. par Armando Petrucci, « Lire pour lire. Un avenir pour la lecture », *art. cit.*, p. 423.

<sup>106</sup> *Ibid.*, p. 417-418. Dans la même perspective, selon Raffele Simone, « la médiasphère fait prévaloir le papillonnage sur la concentration, la fragmentation sur la continuité » et « la navigattion en ligne - sauf si elle est guidée par un contrôle inflexible des objectifs poursuivis - n'est à proprement parler qu'une manière de se perdre dans le cyberspace » (*Pris dans la toile*, *op. cit.*, p. 25 et p. 172).

<sup>107</sup> François Bon, *Après le livre*, *op. cit.*, p. 146.

<sup>108</sup> *Ibid.*, p. 147.

matériellement, cela devient un labyrinthe pour nos livres immatériels »<sup>109</sup>. Cette prolifération textuelle peut alors devenir un obstacle à la connaissance : pour la maîtriser il faut des instruments capables de trier, classer, hiérarchiser<sup>110</sup>...

Si l'on suppose que « le livre électronique ne se différencie plus par l'évidence de sa forme matérielle des autres productions de l'écriture »<sup>111</sup>, si l'on admet, en d'autres termes, que « la continuité de la textualité numérique sur la surface de l'écran [rend] moins immédiatement perceptible que l'ordre hiérarchisé du monde des imprimés, l'inégale crédibilité des discours »<sup>112</sup>, on peut se demander, avec Roger Chartier, comment préserver de la désinformation et/ou de l'*allogoxia* les lecteurs les moins avertis. Mais, à cet égard, on remarquera avec Robert Darnton, que les livres « imprimés sur le papier ou conservés dans des serveurs [...] incarnent le savoir et [que] leur autorité découle de bien autre chose que de la technologie qui entre dans leur fabrication »<sup>113</sup>, à commencer par celle de leur auteur ou de leur éditeur, auxquels les lecteurs confrontés à la pléthore semblent devoir se fier plus que jamais. En fait, la numérisation des textes n'exclut ni les éditeurs, ni les auteurs, ni les titres de presse (les journaux en ligne ont été créés par des journalistes consacrés), de sorte que la crainte d'un nivellement éditorial et auctorial semble vaine. En ce qui concerne, plus spécifiquement, l'information, « libérée de ses ancrages conventionnels » et ouvrant ainsi des possibilités de désinformation à l'échelle mondiale, « faut-il penser que notre époque donne un accès sans précédent à l'information, mais que celle-ci est de moins en moins fiable ? », s'interroge Robert Darnton<sup>114</sup>. Sans doute faut-il considérer qu'aujourd'hui comme hier, « la nouvelle n'est pas ce qui s'est passé mais un récit de ce qui s'est passé »<sup>115</sup>, que la presse « en ligne » n'est pas plus que la presse « papier » « une fenêtre transparente » ouverte sur le monde, mais un recueil de « récits écrits par des professionnels selon les conventions propres à leur métier ». S'il est vrai que la presse « papier » ou « en ligne » informent plus « sur la façon dont des contemporains ont interprété les événements » qu'elles ne sont « une connaissance fiable de ces mêmes événements »<sup>116</sup>, la presse « en ligne » n'est ni plus ni moins crédible que la presse « papier » : la croyance qui lui est accordée vaut ce que vaut le capital symbolique accumulé par le titre et/ou l'auteur. De ce point de vue, on peut d'ailleurs supposer, que la banalisation de la pratique plus ou moins systématique de la revue de presse, permise par la presse en ligne, consolide « l'effet de champ » et induit une sorte de contrôle mutuel<sup>117</sup>.

---

<sup>109</sup> *Ibid.*, p. 51.

<sup>110</sup> « Alors que la crainte de l'effacement a obsédé les sociétés européennes de la première modernité », note Roger Chartier, la « révolution numérique » amplifie le danger d'une prolifération textuelle incontrôlable : « un discours sans ordre ni limites », « un excès d'écrits qui multiplie les textes inutiles et étouffe la pensée sous les discours accumulés » (*Inscrire et effacer. Culture écrite et littérature (XI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle)*, Paris, Hautes Études, Gallimard, Seuil, 2005, p. 7).

<sup>111</sup> Roger Chartier, *Écouter les morts avec les yeux*, *op. cit.*, p. 21.

<sup>112</sup> *Ibid.*, p. 60.

<sup>113</sup> Robert Darnton, *Apologie du livre*, *op. cit.*, p. 18.

<sup>114</sup> *Ibid.*, p. 74.

<sup>115</sup> *Ibid.*, p. 75.

<sup>116</sup> *Ibid.*, p. 77.

<sup>117</sup> À l'inverse, Raffaele Simone remarque que « si l'ère de l'information avait substitué l'actualité à l'expérience et l'éternel présent à la temporalité narrative », le « temps réel » de la presse numérique (l'information en continu) « a tué l'explication » (*Pris dans la toile*, *op. cit.*, p. 234).

## *Le déclin de la culture écrite et l'apothéose de l'audiovisuel ?*

« À la différence du passé, la lecture n'est plus aujourd'hui le principal instrument d'acculturation à la disposition de l'homme contemporain ; son rôle dans la culture de masse a été sapé par la télévision, dont la diffusion s'est très rapidement généralisée dans les trente dernières années. [...] Globalement, on peut affirmer que, de nos jours, dans le monde entier, la formation et l'information des masses, dévolues pendant des siècles à l'imprimé, donc à l'acte de lire, sont passées aux moyens audiovisuels, à l'écoute et à la vision, comme le nom l'indique », constate Armando Petrucci<sup>118</sup>. En incluant le son et l'image dans le texte, la « révolution numérique » peut désormais associer « écoute » et « vision » à la lecture et on peut supposer qu'elle rencontre un public d'autant plus disposé à s'y prêter qu'il y est prédisposé par la « révolution audiovisuelle » : « Pour la première fois, le livre et les autres produits imprimés se trouvent confrontés à un public, réel et potentiel, qui se nourrit d'autres techniques d'information et qui a acquis d'autres méthodes d'acculturation, celle des médias audiovisuels, qui a pris l'habitude de lire des messages produits par des moyens électroniques », écrit Armando Petrucci<sup>119</sup>. Mais, l'écran de l'ordinateur, à la différence de ceux du cinéma ou de la télévision, porte aussi des textes : « à l'ancienne opposition entre, d'un côté, le livre, l'écrit, la lecture et, de l'autre, l'écran et l'image, est substituée une situation nouvelle qui propose à la culture écrite<sup>120</sup> un nouveau support »<sup>121</sup>. À cet égard, il n'y a pas, là non plus, solution de continuité : le livre « papier » pouvait inclure, depuis longtemps, des illustrations. En fait, « en passant au cadre imposé par l'écran, c'est plutôt la simultanéité des contenus que leur pluralité qui définit le changement », selon François Bon<sup>122</sup>. Mais, l'illustration et le texte ne sont pas moins simultanés sur le papier que sur l'écran... On peut alors supposer que, si « révolution culturelle » il y a eu, elle est antérieure à la « révolution numérique » et qu'on impute à la « révolution numérique » et à l'opposition qu'elle aurait engendrée entre lecture « écran » et lecture « papier », les effets de la « révolution audiovisuelle »<sup>123</sup>. Dans la mesure où la « révolution numérique » relaie la « révolution audiovisuelle »<sup>124</sup>, il se peut qu'elle contribue à décourager la lecture et favorise ainsi une sorte de

---

<sup>118</sup> Armando Petrucci, « Lire pour lire. Un avenir pour la lecture », art. cit., p. 418- 419.

<sup>119</sup> *Ibid.*, p. 419. De même, selon Olivier Donnat, « la diffusion d'Internet a été d'autant plus rapide et ses effets d'autant plus massifs que le terrain avait été largement préparé par la montée en puissance régulière des consommations audiovisuelles depuis 1960. Les jeunes générations ayant grandi avec la télévision ont un imaginaire fortement structuré par l'image et par le son, ce qui les rend peut-être moins sensibles aux formes d'expression comme la littérature qui suppose de faire fonctionner son propre imaginaire à partir des mots et des mots seuls » (« Gardons-nous de trop idéaliser la lecture des temps passés », in Olivier Bessard-Banquy (dir.), *Les mutations de la lecture*, op. cit., p. 47).

<sup>120</sup> Mais également à la culture audiovisuelle...

<sup>121</sup> Roger Chartier, « La mort du lecteur ? », art. cit., p. 249.

<sup>122</sup> François Bon, *Après le livre*, op. cit., p. 147.

<sup>123</sup> À cet égard, Bernard Lahire note que « le cinéma a contribué à [la] marginalisation [de la culture littéraire] parce qu'il propose en un temps limité une expérience qu'un roman propose sur plusieurs jours, et parfois plusieurs semaines. Celui qui a besoin de s'évader ou de rentrer dans des mondes de fiction et d'aventure choisit aujourd'hui plus volontiers le cinéma qui a tout bouleversé » (« C'est un nouveau style de vie qui est en voie de s'imposer : le modèle de l'honnête homme cultivé est battu en brèche », in Olivier Bessard-Banquy (dir.), *Les mutations de la lecture*, p. 63).

<sup>124</sup> Selon Emmanuel Durand, « les contenus vidéo deviennent amplement majoritaires dans le trafic Internet global : aux États-Unis, à la mi-2014, les deux seules plateformes *Netflix* et *Youtube* représentaient plus de la moitié du trafic Internet » et « la part de la consommation de *Youtube* sur mobile est passée de 6 % en 2011 à 40 % dans le monde à peine deux ans plus tard ». Parallèlement, « le téléviseur demeure le cœur de la consommation des contenus audiovisuels. Le début de l'année 2104 a vu la consommation moyenne des

retour à la « culture orale » du plus grand nombre<sup>125</sup>. Avec le reflux de la « culture écrite », se perd alors ce qui en fait la spécificité par rapport à la « culture orale » : l'objectivation du discours, une conscience plus aiguë des structures du langage tant syntaxiques que sémantiques, la perception facilitée des inconsistances et des contradictions internes, le développement de l'examen réflexif, de l'esprit critique et de l'art du commentaire, les modes de pensée associés au tableau, à la liste, à la formule (*i. e.* à « la raison graphique »)<sup>126</sup>. Avec ce déplacement du plus grand nombre vers la culture orale se creuserait ainsi l'écart entre codes linguistiques sommaires et codes sophistiqués, entre langue vernaculaire et langue scolaire, c'est-à-dire aussi entre classes sociales et se consoliderait le monopole des lettrés sur la culture écrite quel qu'en soit le support.

---

Français de plus de 15 ans atteindre une durée quotidienne de 3 heures 52 minutes (en diminution toutefois de 8 minutes à la même période en 2013) » (*La menace fantôme. Les industries culturelles face au numérique*, Paris, Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques, 2014, p. 23-24).

<sup>125</sup> Raffaele Simone rappelle que « nous devons ce que nous savons au fait de l'avoir lu, vu ou entendu » (*Pris dans la toile, op. cit.*, p. 34-35). De ce point de vue, nous serions passés « de l'oralité à l'écriture, puis de la lecture à la vision et à l'écoute » (*ibid.*, p. 36).

<sup>126</sup> Jack Goody, *La raison graphique. La domestication de la pensée sauvage*, traduction et présentation de Jean Bazin et Alban Bensa, Paris, Les Éditions de Minuit, 1979. Dans la même perspective, Raffaele Simone oppose le rythme « autoguidé » de la lecture (qui peut ainsi être corrigée) au rythme « hétéroguidé » de la vision ou de l'écoute (par ailleurs, difficiles à « citer »), la « conversion déictique » et la possibilité de se corriger qu'implique le passage de l'oral à l'écrit (*Pris dans la toile, op. cit.*, p. 72-73, p. 79, p. 97, p. 98-99).

## Caractéristiques des personnes interviewées

Nom	Age	Sexe	Profession	Etudes suivies	Liseuse/tablette	Type de lectures déclarées
Arturo N.	33 ans	H	Scénariste	Lettres et cinéma (au Mexique)	Oui	Romans + essais + philosophie + presse numérique (plusieurs livres par semaine)
Mélissa A.	40 ans	F	Informaticienne, administratrice d'un site de fanfictions	Master de Droit	Oui	Romans (SF, omnivore) + fanfiction + histoire + essais (plusieurs romans par semaine) + presse numérique
Jacqueline O.	65 ans	F	Médecin retraitée	Etudes de médecine	Oui	Romans + essais (psycho, éducation) + presse numérique
Gabrielle M.	28 ans	F	Conseil freelance en e-marketing	Ecole de commerce	Oui	Romans contemporains + essais + presse professionnelle + réseaux sociaux
Carole L.	35 ans	F	Editrice littérature érotique	Master édition	Oui	Romans (lecture professionnelle) + presse professionnelle
Nicole N.	63 ans	F	Secrétaire médicale (retraîtée)	Deug d'histoire	Oui	Romans (sauf SF et érotique) + essais + histoire + presse numérique (2 livres/jour)
Julien N.	38 ans	H	Collaborateur d'élus	Ecole de commerce	Non	Presse numérique(lecture professionnelle)
Damien H.	35 ans	H	Programmeur	Doctorat de linguistique	Non	Romans + essai + philosophie (lecture professionnelle) + informatique (lecture professionnelle) +presse numérique
Vanessa H.	40 ans	F	Marketing édition	Licence de psychologie + BTS graphisme	Oui	Romans contemporains, "romans du monde" (surtout lors des congés) + presse numérique
Benjamin W.	56 ans	H	Musicien, développeur, consultant, éditeur numérique	Nsp	Oui	Romans (SF, contemporain, classique) + essai + littérature technique +presse numérique
Guy W.	65 ans	H	Chercheurs en linguistique (retraité)	Etudes de mathématiques + formation à l'informatique	Oui	Romans (12/an) + essais + lecture scientifique + presse papier

				dans les années 80		
Andrea G.	31 ans	F	Médiatrice culturelle	Licence de droit + master médiation culturelle	Oui	Romans + livre d'art + presse numérique
Christian H.	50 ans	H	Directeur de laboratoire scientifique	Doctorat de biologie	Oui	Romans + essais + poésie + presse papier
Michèle Q.	65 ans	F	Chercheuse, (retraîtée)	Doctorat de sociologie	Oui	Romans+ essais + lecture scientifique + presse numérique
Jérôme G.	32 ans	H	Chargé de projets tic	Licence pro (en ligne)	Oui	BD + romans (SF) + presse numérique
Mary C.	31 ans	F	Critique littéraire	Master de lettres	Oui	Romans (lecture professionnelle) + presse numérique
Laurent M.	62 ans	H	Libraire (gérant de librairie érotique)	Formation de libraire	Non	Romans + essais + philosophie + presse numérique
Thierry H.	32 ans	H	Employé d'un ministère	Licence math + master informatique	Non	Romans (4,5 par an) + presse numérique
Mathieu R.	30 ans	H	Vendeur dans l'informatique + chanteur amateur (intermittent)	Etudes de japonais + école d'animation	Oui	Bd + mangas + romans (littérature japonaise, classiques, polars, SF, fantasy) + livres d'art
Alban W.	22 ans	H	Etudiant américain en échange universitaire	Sciences politiques	Oui	Romans (contemporains, classiques, SF, fantasy) + presse numérique
Laurence C.	38 ans	F	Maitre de conférence	Etude de lettre, théâtre	Oui	Romans (omnivore), théâtre, essais (lecture professionnelle) + presse numérique
Yann W.	24 ans	H	Recherche d'emploi en informatique	Bac STI, master en apprentissage	Oui	Romans (polar, thrillers, SF, fantasy) (2 romans par semaine)
Charles S.	62 ans	H	Chercheur (retraité)	Ecole d'ingénieur + doctorat sociologie	Oui	Romans(SF, omnivore) (plusieurs livres par semaine) + presse numérique
Claire N.	34 ans	F	Chercheur	Doctorat de physique	Oui	Romans contemporains (anglosaxons) + biographie + essais géopolitiques + presse numérique
Marjorie Q.	32 ans	F	Consultante en organisation du travail	Science po + doctorat en sociologie	Non	Romans (un/mois)+ bd + presse numérique

Claude D.	65 ans	H	Ingénieur d'étude (retraité), ancien maitre auxiliaire	Etude de math	Oui	Roman (policier, classiques, romans contemporains) + essais + biographies + presse numérique
Arlette H.	70 ans	F	Employée (retraîtée)	Certificat d'étude et cap	Oui	Roman (documentaires, auteurs, classiques)+ biographies
Annette M.	65 ans	F	Enseignante (retraîtée)	Etudes de lettres	Oui	Romans (contemporains, romans d'auteurs, classiques, etc.) + presse numérique
Marc M.	41 ans	H	Informaticien SSII, administrateur d'un site de ebooks	BTS de domotique	Oui	Romans (SF, fantasy, omnivore) (plusieurs/mois)
Franck M.	64 ans	H	Consultant en organisation du travail	ENA	Non	Roman (grands auteurs, classiques, etc.) + poésie + essais (plusieurs/mois)+ lecture pro. + presse numérique
Pierre W.	32 ans	H	Professeur de français	Capes	Oui	Roman (grands auteurs, classiques, etc.), plusieurs/mois + poésie
Maxime H.	28 ans	H	Informaticien en SSII	Ecole d'ingénieur	Non	Romans. 4 /an + presse numérique
Sophie O.	50 ans	F	Consultante en organisation du travail	Master de psychologie	Oui	Romans contemporains (5/an) + presse numérique + lecture professionnelle
Jonathan H.	38 ans	H	Collaborateur d'élus	Master droit public	Oui	Romans (polar, littérature anglosaxonne) + presse numérique